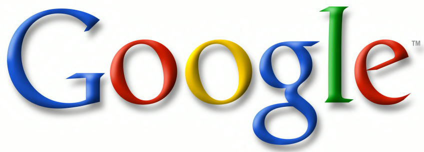
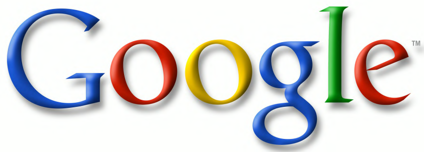




LE TIBET

LE PAYS, LE PEUPLE, LA RELIGION

PAR

LÉON FEER



Orné de gravures

PARIS
...EUVE FRÈRES ET CH. LECLERC, ÉDITEURS
25, QUAI VOLTAIRE, 25

1886


SIGILLVM · VNIVERSITATIS · CALIFORNIENSIS
LVX
FIAT
MDCCCLXVIII
EX LIBRIS



I

BIBLIOTHÈQUE ETHNOGRAPHIQUE

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE M. LÉON DE ROSNY

VII

LE TIBET

BIBLIOTHÈQUE ETHNOGRAPHIQUE

VOLUMES PUBLIÉS :

1. — **Premières notions d'Ethnographie générale**, par Léon DE ROSNY. — Avec gravures........... 1 fr. 50
2. — **Ethnographie de la France**, par A. CASTAING. — Avec carte en couleurs..................... ... 1 fr. 50
3. — **Le Peuple Siamois ou Thaï**, par Léon DE ROSNY. — Avec gravures............................. 1 fr. 50
4. — **Les Romains d'Orient**. Aperçu de l'Ethnographie de la Roumanie, par Léon DE ROSNY. — Avec gravures...................................... 1 fr. 50
5. — **Ethnographie de l'Algérie**, par O. HOUDAS. — Avec gravures.. 1 fr. 50
6. — **Les Coréens**. Aperçu ethnographique et historique, par Léon DE ROSNY. — Avec gravures........ 1 fr. 50
7. — **Le Tibet; le pays, le peuple, la religion**, par Léon FEER. — Avec gravures..................... 1 fr. 50

POUR PARAITRE PROCHAINEMENT :

8. — **Les Peuples Athées**, par Léon de ROSNY. — Avec gravures.................................... 1 fr. 50
9. — **Ethnographie de l'Autriche**, par CARNOT, de l'Institut, sénateur. — Avec gravures............ 1 fr. 50
10. — **La Civilisation Chinoise**, par Léon DE ROSNY. — Avec gravures............................ 1 fr. 50
11. — **Ethnographie de la Tunisie**, par O. HOUDAS. — Avec gravures............................ 1 fr. 50
12. — **La Race Jaune**. Résumé de leçons faites au Collège de France, par Léon DE ROSNY. — Avec gravures........................ .... 1 fr. 50

ANGERS, IMP. BURDIN ET Cie, RUE GARNIER.

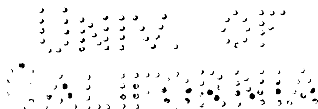
LE TIBET

LE PAYS, LE PEUPLE, LA RELIGION

PAR

LEON FEER

Orné de gravures



PARIS

MAISONNEUVE FRÈRES ET CH. LECLERC, ÉDITEURS

25, QUAI VOLTAIRE, 25

1886

Lt Lawrence P. Briggs

LE TIBET

CHAPITRE PREMIER

Géographie physique. — Productions du sol.

§ 1er. NOM DU TIBET. — § 2. GÉOGRAPHIE PHYSIQUE. Système de montagnes. — Fleuves orientaux. — Fleuves occidentaux. — Fleuves méridionaux. — Fleuve central. — Lacs. — § 3. CLIMAT, PRODUCTIONS NATURELLES. Aspect. — Climat. — Minéraux. — Végétaux. — Animaux. — Races humaines.

§ 1er. — NOM DU TIBET

Lorsque, partant de la plaine de l'Hindoustan, et se dirigeant vers le nord, on a franchi, par quelqu'un des cols ou passages qui permettent de la traverser, la formidable barrière connue sous le nom de Himâlaya, où se dressent les plus hautes cimes qui soient à la surface de notre globe, on entre dans un pays très élevé, au milieu de chaînes de mon-

tagnes par lesquelles il faut encore passer avant d'atteindre un vaste plateau à peu près inexploré. Cette région est le Tibet, dont le nom se trouve aussi écrit Thibet et parfois Tubet.

Le véritable nom est *Bod*[1], et, si nous voulions être exacts, nous dirions : pays de Bod. L'appellation en usage vient, à ce que l'on croit, des Turks, des Persans, des Mongols, qui disent Tibet, Tebet, Tobbet, Tubet ; le terme chinois correspondant est Thou-po. On a essayé de rattacher ce nom de Tibet aux mots tibétains *Thoub-phod* qui signifient « très fort. » Il est plus probable que c'est une altération de *Tho-bod* (« le haut pays, » par opposition au bas pays des vallées). Quoique les deux étymologies justifient l'emploi de l'*h* et même de l'*u* dans le nom du Tibet, nous pensons que le mieux est d'écrire de la façon la plus simple, en s'écartant le moins possible de l'usage reçu, le nom qui nous a été transmis. Nous écrivons donc Tibet par un *i* et sans *h*.

§ 2. — MONTAGNES, FLEUVES, LACS

Système de montagnes. — Le Tibet occupe en Asie une situation analogue à celle de la Suisse en

1. Il paraît qu'on prononce : *Peu.*

Europe ; il est suspendu au massif himâlayen comme les cantons helvétiques au massif alpin. Mais les Alpes asiatiques sont bien plus hautes que les Alpes européennes, et l'altitude du Tibet est de beaucoup supérieure à celle de la Suisse.

Le système himâlayen est formé de trois chaînes parallèles (méridionale, centrale, septentrionale), qui s'écartent de plus en plus en s'avançant vers l'est et décrivent un arc de cercle dont la convexité, tournée vers le midi, s'avance jusque vers le 28° de latitude boréale, tandis que les deux extrémités remontent au nord jusque vers le 36° de latitude et s'avancent à l'ouest jusque vers le 73°, à l'est jusque vers le 100° de longitude orientale. Les chaînes septentrionale et centrale sont comprises tout entières dans le Tibet, la chaîne méridionale ne l'est qu'en partie. Elles se traversent toutes les trois par un assez grand nombre de cols ou défilés appelés *la* en tibétain : nous citerons le Mariam-la, le Ka-la, le No-la, le Khamba-la, le Tipta-la (4,760 m.)[1], dont le passage est toujours plus ou moins dangereux. Les sommets tibétains les plus élevés sont le Gang-ri (Kailâsa des Hindous, 7,654 m.), dans la chaîne septentrionale, et le Kantchendjonga (8,582 m.), dans la chaîne méridionale.

1. Les nombres exprimés en mètres donnent l'altitude, c'est-à-dire la hauteur au-dessus du niveau de la mer.

Chaînes transversales. — A l'extrémité orientale, les trois chaînes, de plus en plus divergentes, sont coupées par la chaîne transversale des monts Bayan-Kara, importante ligne de partage des eaux, dont la direction est de l'ouest à l'est, et par des chaînes secondaires se dirigeant sensiblement vers le sud, et qui enferment les bassins des cours d'eau sortis des chaînes principales.

A l'extrémité occidentale, la chaîne septentrionale, qui prend le nom de Karakoroum, se relie aux monts Kien-loun. Ceux-ci, se dirigeant de l'ouest à l'est, unissent en quelque sorte les deux extrémités de l'arc décrit par la chaîne septentrionale, forment la corde de cet arc, et enferment avec lui un vaste espace très peu connu, à peine exploré, que nous appelons, à tout hasard, le plateau tibétain, et qui doit être soigneusement distingué du Tibet propre, tout entier compris dans le massif himâlayen.

Fleuves orientaux. — Ce massif donne naissance à de puissants cours d'eau se déversant au sud, à l'est, à l'ouest. On peut dire, d'une manière générale, que tous les fleuves de la Chine, de l'Indo-Chine, de l'Hindoustan descendent du Tibet. Pour commencer par la région la plus reculée à l'est, nous avons d'abord le Kin-tcha, qui vient du plateau, prend sa source au delà de la chaîne septentrionale, par de nombreux ruisseaux dont l'un porte le nom mongol significatif de Mouroui ous-

soun (eau tortueuse), traverse la chaîne septentrionale, suit les monts Bayan-Kara dans le versant méridional, descend ensuite vers le sud, puis, tournant à l'est, devient le Yang-tse-kiang, le « fleuve Bleu » de la Chine. C'est le seul fleuve important qui vienne du plateau tibétain. Après lui, nous trouvons le Lan-tsan, formé de la réunion du Dza et de l'Om, qui devient le Mé-kong, fleuve du Cambodge ; puis le Na qui devient le Salwen de la Birmanie.

A ces trois fleuves, dont deux sont indo-chinois et un chinois, nous pouvons ajouter le Hoang-ho, ou « fleuve Jaune » de la Chine, qui prend sa source sur le versant nord des monts Bayan-Kara, dans une région où l'élément mongol prédomine, mais qu'on peut considérer comme l'extrémité nord-est du Tibet.

Fleuves occidentaux. — Passons à l'ouest : le grand fleuve du Pendjab, l'Indus et son principal affluent, le Satledge, prennent tous les deux leur source en territoire tibétain.

Fleuves méridionaux. — Si le Gange et la Djemnah ne viennent pas, à proprement parler, du Tibet, ils naissent sur la frontière et dans des régions habitées par des races tibétaines ou affiliées aux Tibétains. Nous en dirons autant de la Tista et des autres affluents du Brahmapoutre. Ce dernier nom soulève un problème géographique.

Fleuve Central. — Il n'y a, dans le centre du Tibet, qu'un seul cours d'eau important, c'est le Yarou-tsang-bo-tchou ou simplement Tsang-bo[1], qui prend sa source non loin de celle du Satledge, et coule de l'ouest à l'est, recevant un certain nombre d'affluents parmi lesquels nous citerons le Gharta, le Raka et le Ki sur la rive gauche, le Painom sur la droite. Mais par où ce fleuve s'écoule-t-il ? Que devient-il ? Les uns ont soutenu qu'il descend dans la Birmanie en suivant une direction sud-est et devient l'Irawadi, les autres, qu'il fait un coude, tourne à l'ouest et devient le Brahmapoutre. Toutes les recherches faites, toutes les explorations entreprises tendent à prouver la vérité de la deuxième hypothèse. Il est à peu près admis que le Tsang-bo-tchou tibétain, le Dihong qui traverse l'Assam, et le Brahmapoutre de la plaine indienne sont un seul et même cours d'eau. Toutefois, la démonstration complète et définitive est encore à faire. Il reste aussi à déterminer si le Tsang-bo-tchou est le fleuve principal ou un simple tributaire. Quant à l'Irawadi, fleuve de la Birmanie, il est à peu près reconnu qu'il prend sa source en Birmanie même, mais à la lisière du Tibet.

Fleuves du Plateau. — Tel est le régime des

1. Ce mot *Tsang-bo*, qui veut dire *pur*, s'applique à d'autres cours d'eau de moindre importance.

eaux dans le Tibet propre. Celui du plateau paraît être de très peu d'importance ; à part les sources du fleuve Bleu au nord-est et quelques affluents de gauche du Tsang-bo-tchou au sud, les faibles cours d'eau de cette région se perdent dans les sables ou se déversent dans des lacs intérieurs. Les lacs y sont en effet nombreux ; mais ils ne le sont pas moins dans le Tibet propre. Nous citerons les principaux.

Lacs. — A l'extrémité occidentale, nous trouvons le Pang-kong (4,245 m.), qui forme une série de lacs; puis, en suivant la direction du sud-est au pied du Kailâsa, deux lacs voisins communiquant entre eux, dont l'un, le plus oriental, le Manasarovar, est célèbre dans les traditions indiennes, l'autre est celui dont sort le Satledge ; au centre du pays, et au sud du Tsang-bo, le Phalgo, le Tchomto-dong (4,480 m.), le Kalo et le Cham communiquant entre eux et d'où s'écoule le Painom, surtout le lac Palte (4,114 m.) très voisin du Tsang-bo, dont il est séparé par le Khamba-la. Il a une forme à peu près ovale et 72 kilomètres de tour : au centre s'élève une île montagneuse ou une agglomération d'îles qui occupe la plus grande partie de la superficie, et autour de laquelle l'eau forme comme un anneau ou une ceinture large de 4 à 5 kilomètres. Le plus grand lac à l'est est le Paso.

Tels sont les lacs de la région himâlayenne.

Dans le plateau nous trouvons au sud-est le lac « Céleste » (Nam), plus connu sous son nom mongol de Tengri, à une altitude de 4,629 m. ayant 96 kilomètres de long sur 26 à 40 de large. L'eau en est salée. Un peu au nord, le petit lac appelé Boul fournit du borax [1]. Au nord-ouest, deux lacs assez importants, l'un plus grand, l'autre plus petit, et connus sous le nom mongol de Namour (automne) sont reliés par un cours d'eau flanqué d'une multitude de petits lacs. Dans la région sud-ouest se trouvent plusieurs lacs, l'un desquels, le Ghalaring, a une île centrale comme le Palte. Il y a aussi plusieurs lacs au nord et à l'est du plateau.

Enfin, tout au nord-est du Tibet, dans la région montagneuse entre les monts Bayan-Kara et le prolongement des monts Kien-loun, il y a plusieurs lacs d'assez grande étendue ; et, au delà de ce prolongement, le grand lac Bleu (Keuké-nor en mongol) à 3,199 mètres d'altitude, dans une région où prédomine l'élément mongol, mais d'où l'élément tibétain n'est pas absent, où l'influence tibétaine est prépondérante et qui, nous l'avons déjà dit, forme l'extrémité nord-est du Tibet.

1. *Boul* est le nom même du borax en tibétain.

§ 3. — CLIMAT. PRODUCTIONS NATURELLES

Aspect ; climat. — Le Tibet est un pays très accidenté. C'est le plus élevé du monde, disent les Chinois. — Le plus beau, répondent les Tibétains. De hautes montagnes y alternent avec des vallées profondes. La plupart des cours d'eau y sont des torrents impétueux. De presque tous les côtés, des cimes neigeuses attirent les regards. L'air y est froid et très sec, d'une pureté extraordinaire ; la brume et le brouillard y sont à peu près inconnus. A moins que l'atmosphère ne soit obscurcie par la neige qui tombe avec abondance, ou par la poussière que soulèvent des tourbillons de vent, aucune vapeur ne s'aperçoit à l'horizon, et, surtout d'octobre à mai, la vue est fatiguée par une éblouissante clarté. Les hivers sont longs et rigoureux ; et le pays est sous la neige une grande partie de l'année. « Pays de la neige » (*Kha-va-tchan* [1]) est un des noms que les Tibétains se plaisent à donner à leur patrie.

Minéraux. — Le sol du Tibet est riche en pro-

1. Il est à remarquer que cette qualification est presque une traduction du mot *Himâlaya* qui signifie en sanscrit *demeure de la neige.*

ductions minérales de tout genre. L'or, caché dans la terre ou charrié par les eaux, y abonde ainsi que l'argent, le fer, le cuivre, le zinc (appelé *ti-tsa*), le mercure, le cinabre, le cobalt, le cristal de roche, le sel gemme et le sel fourni par les eaux, le borax, le soufre, le salpêtre. Dans le seul bassin du Me-Kong, M. Desgodins signale quarante-neuf mines de diverse nature, sept sur la rive droite, quarante-deux sur la rive gauche. Les sources minérales chaudes ou froides sont très nombreuses.

Animaux. — Le règne animal est très richement représenté et offre des particularités remarquables. On a, au Tibet, des chevaux, des ânes, des mulets, des cochons et des chiens se distinguant les premiers par la petitesse, les seconds par la grandeur de leur taille. Le mouton y abonde, précieux animal qui habille le Tibétain avec sa peau et sa toison, le nourrit de sa chair et lui porte ses fardeaux ; le mouton tibétain est d'une espèce particulière, assez petite, ayant la tête généralement noire et la queue très large. La finesse de sa laine est renommée ; le Tibet est le pays de la laine par excellence.

Le bœuf ordinaire y est petit et moins commun qu'une espèce bovine particulière, le bœuf grognant à longs poils, appelé *yak*, qui existe à l'état sauvage et à l'état domestique. Même privé, le yak est encore farouche ; mais, en le croisant

avec la vache ordinaire, on obtient un métis appelé *dzo*, plus fort et plus doux que le yak, propre au labourage, tandis que le yak n'est guère employé qu'au transport des marchandises. Le dzo ne se reproduit pas, et les croisements qu'on en peut effectuer avec le yak le font toujours revenir à l'espèce primitive. Les femelles de ces différents animaux, bœuf ordinaire, yak, dzo donnent beaucoup de lait.

Le Tibet possède plusieurs espèces d'antilopes : d'abord le *tsod* qui paît en nombreux troupeaux sous la garde des bergers tibétains : il a deux cornes juxtaposées presque droites, son poil est employé à divers usages, notamment à la fabrication des châles ; c'est la « chèvre du Tibet. » Le *sérou*[1] est plus rare et sauvage ; on prétend qu'il a une seule corne et répondrait ainsi, à certains égards, à la définition de la licorne. Malgré les témoignages apportés en faveur de l'existence de cet animal, le nom tibétain qu'il porte, la désignation scientifique (*antelope Hodgsoni*) qui lui a été donnée, tous les doutes ne sont pas dissipés, et il n'est pas encore certain que le *sérou* (licorne tibétaine) soit bien distinct du *tsod* (chèvre du Tibet). Une troisième espèce d'antilope porte le

1. Ce nom se trouve aussi écrit *tchirou*. L'orthographe tibétaine est *bse-rou*.

nom de *go-va*, c'est le *procapra picticaudata*.

Le daim porte-musc, appelé *gla-va* par les Tibétains est aussi une des curiosités de leur pays et une source de produits pour leur commerce.

On trouve encore au Tibet des ânes sauvages, surtout près du lac Pang-kong, peu de lièvres, mais beaucoup de cerfs, des marmottes, des loutres, des lynx, des loups, des renards, des écureuils, des ours bruns et jaunes, des léopards. La volaille n'y est pas fort abondante ; à cela près, les volatiles de tout genre, surtout les oiseaux de proie y pullulent. Les rivières sont poissonneuses, mais la pêche est interdite dans les sept premiers mois de l'année ; la chasse aux oiseaux est prohibée en tout temps.

Végétaux. — La rudesse du climat est cause que, dans la plus grande partie du Tibet, il y a fort peu d'arbres ; en revanche, on y trouve d'excellents et abondants pâturages qui nourrissent d'innombrables troupeaux. La culture, en raison même du climat, est très restreinte. On sème en mai et l'on récolte en septembre. La principale céréale est l'orge, dont il existe trois espèces, une précoce qui mûrit en soixante jours, une moyenne, et la troisième tardive; celle-ci est la meilleure. Le froment est aussi cultivé, mais sur une moins grande échelle. Le riz ne croît pas au Tibet ; il y est importé. Divers légumes tels

que les pois que l'on concasse pour les donner à manger aux bestiaux, le navet, le radis, l'ail qui est très abondant, et l'oignon qui est très petit, y sont l'objet d'une culture assez étendue. Dans certaines vallées méridionales, on trouve quelques fruits, des noix, des pêches, même du raisin. Enfin le Tibet est riche en plantes tinctoriales et médicinales, parmi lesquelles nous citerons la garance et la rhubarbe.

Races humaines. — Le Tibet, pris dans toute son étendue, est habité par trois races ou familles principales, la Tibétaine, la Mongolé, la Turke. Les Turks, appelés *Hor* par les Tibétains, se trouvent dans le plateau ; les Mongols, appelés *Sog*, quelquefois *Hor*, se trouvent dans le même plateau et dans la partie nord-est de la région himâlayenne. On peut ajouter que l'élément chinois est représenté à l'orient dans une assez forte proportion. Au sud et à l'ouest, dans des contrées qui n'appartiennent plus au Tibet, ou même ne lui ont jamais appartenu, la race tibétaine ou des races qui lui tiennent de près sont en contact avec l'élément hindou. C'est par exception que, au cœur du Tibet, dans les grandes villes, surtout dans la capitale, l'élément chinois, hindou, mongol, est représenté par des colonies étrangères, comme il s'en trouve dans tous les centres importants.

La race tibétaine n'est pas partout et toujours

égale à elle-même ; elle présente des variétés qui n'ont pu être étudiées, mais qui ont été signalées. Nous n'avons pas à entrer dans ces détails. Voici le portrait que l'on peut tracer en gros du Tibétain : Taille généralement moyenne, quelquefois un peu plus élevée ; forte carrure ; tête rectangulaire, souvent terminée au menton par un angle ; cheveux noirs, sourcils et cils noirs et fins ; yeux étroits, horizontaux, quelquefois un peu inclinés ; nez peu proéminent et narines dilatées ; pommettes des joues assez saillantes, front assez droit ; derrière de la tête très développé ; bouche bien fendue ; barbe nulle ou peu fournie, teint généralement basané, comme par les effets du hâle, rarement blanc ou cuivré. Le Tibétain est souple et agile comme le Chinois, fort et robuste comme le Mongol ; il marche fièrement, balançant vigoureusement son bras droit toujours à découvert.

Par ses traits physiques, la race tibétaine rappelle la race mongole dont elle paraît être un rameau. Cependant, le caractère moral des deux races n'est pas le même, et surtout la langue, qui est un sérieux élément de comparaison dans l'étude de la parenté des peuples, diffère totalement.

Nous venons de jeter un coup d'œil sur le Tibet physique ; jetons-en un maintenant sur le Tibet politique.

CHAPITRE DEUXIÈME

Géographie politique. Gouvernement. État social.

§ 1er. Géographie politique. — Grandes divisions. — Tibet occidental. — Tibet central. — Tibet oriental. Amdo. — Contrées limitrophes : Nepal, Boutan, Sikkim. — § 2. Gouvernement, administration, industrie. — Rapports avec la Chine. — Gouvernement, administration. — Justice. — Population. — Industrie et commerce — Monnaie. — Calendrier.

§ Ier. — Géographie politique

Grandes divisions. — Le Tibet, qui s'étend en longueur de l'ouest à l'est, se divise naturellement (non compris le plateau), en trois régions; occidentale, centrale, orientale. Ces divisions naturelles correspondent à des circonscriptions administratives.

Tibet occidental. — La région la plus occidentale est le Ladak, dont la capitale est Leh. Conquise depuis un demi-siècle par le radja de Cachemire, elle a été incorporée à ce petit État. Elle est donc détachée du Tibet et soumise à l'influence anglo-indienne. Le Baltistan, situé à l'extrémité nord-ouest, n'est tibétain que par la langue; pour

tout le reste, c'est l'influence afghano-persane qui prédomine.

Au sud-est du Ladak est le Ngari ou Ngari-Khor-Soum (Ngari aux trois districts), à cause des trois provinces dans lesquelles il se divise : Routhok au nord-ouest; Gougué au sud-est, et Pourang à l'est. Il est tout entier compris dans le bassin de l'Indus et du Satledge qui y prennent leur source. Parmi les localités remarquables, nous citerons Tchabrang (en Gougué), Gartok (4,737 mètres), où une foire importante se tient tous les ans au mois d'août; Djya-tchan, Tho-ling (3,768 mètres). La partie du plateau qui avoisine cette province est riche en or et en borax; c'est là que se trouve Thok-djaloung dans une vaste plaine désolée à 4,977 mètres d'altitude, la mine d'or la plus importante du Tibet, et, si je ne me trompe, la seule exploitée, l'or recueilli partout ailleurs provenant des cours d'eau.

Tibet central. — Le Tibet central est compris tout entier dans le bassin du Tsang-bo; il se divise en deux provinces distinctes, mais dont les noms sont souvent prononcés ensemble, *Tsang* (*pur*) au sud-ouest, *Ou*[1] (*centre*) à l'est. Les deux grands pontifes ou lamas du Tibet résident dans ces deux provinces centrales.

1. Ce nom s'écrit *Dbous*; on transcrit quelquefois *Ous*.

La capitale du Tsang est Chi-ga-tse ou Digartchi [1] (4,952 mètres) près du Tsang-bo, sur la rive droite à l'extrémité de la vallée du Painom qui est assez large, mais enfermée dans des montagnes escarpées. La population est de neuf mille âmes. Sur la pointe d'un des rochers s'élève la forteresse avec une garnison de cinq cents hommes ; un peu au sud-ouest, sur la hauteur, mais dans une position abritée, Tachiloumpo, résidence du second pontife tibétain. Quatre routes se croisent à Digartchi : l'une se dirige vers le Népal et le Bengale au sud, une autre vers le Ladak et le Tibet occidental à l'ouest, une troisième vers Lhassa et le Tibet oriental à l'est, la quatrième vers le plateau du Tibet et la Mongolie au nord.

Les autres localités remarquables sont Djang-la-tché avec un fort et un monastère, au-dessus du confluent du Raka; le fleuve y devient navigable. Plus à l'ouest est Tadoum, où il y a un monastère; au sud du fleuve, Dingri-Meidan (ou Tengri-Meidan) où se livra une bataille en 1792, et Sa-skya, célèbre par son monastère.

La province de *Ou* a pour capitale Lha-sa (*terre des bons génies*), première ville du Tibet et siège du gouvernement central, sur le Ki, affluent de

1. La véritable orthographe et la prononciation de ce nom ne sont pas bien connues.

gauche du Tsang-bo, à 40 kilomètres de la jonction des deux cours d'eau, dans une plaine longue de 19 kilomètres, large de 11 (3565 mètres). On y cultive l'orge, le blé, les pois, la moutarde et divers légumes, radis, carottes, pommes de terre, haricots, etc. Les vaches, les yaks, les moutons, les poneys, les ânes et les cochons; les poules, les pigeons et les canards y sont en très grand nombre. Deux espèces d'arbres importés (le tchang-ma et le dja-var) se trouvent dans les jardins; les hauteurs environnantes sont dénudées et ne présentent qu'une plante épineuse appelée *sia*.

La ville n'a guère que 4 kilomètres de tour. Au centre est un grand temple entouré de bazars tenus par des indigènes et des étrangers. Car les commerçants népalais, boutaniens, cachemiriens et chinois y constituent une part assez importante de la population totale estimée à quinze mille âmes, dont neuf mille hommes et six mille femmes. La principale industrie est le tissage et la teinture de la laine ; on y fabrique aussi des bâtons à odeur et des écuelles en bois. Dans le centre, les rues sont larges et animées ; les faubourgs sont sales et mal bâtis. Les maisons sont grandes, mais peu confortables. La multitude des chiens errants est un des fléaux de cette capitale. Elle a une garnison composée de mille Chinois et cinq cents Tibétains armés de fusils à pierre, avec quelques pièces de canon.



Le Potala, d'après Kircher (*Chine illustrée*).

Il y a, aux environs de Lha-sa, de nombreux et riches monastères très peuplés ; le premier de tous par le rang, sinon par le nombre de ses habitants, est le Potala, résidence du premier pontife tibétain, le Dalaï-Lama, situé sur une hauteur à quinze ou vingt minutes à l'ouest de la ville.

Parmi les autres localités de la province, nous citerons, sur la rive droite du Tsang-bo, Tchotang, à 64 kilomètres de la capitale, aussi grande que Digartchi ; sur la rive gauche Savé, où l'on garde le trésor tibétain, à 56 kilomètres de Lha-sa ; plus loin encore vers le nord et à une plus grande distance du fleuve, Guyamda, ville peuplée et commerçante dont les environs fournissent la meilleure rhubarbe. La localité la plus orientale est Chobando, à deux journées de marche de la frontière du Tibet oriental, avec une garnison de vingt-cinq hommes et deux lamaseries dont l'une possède une imprimerie.

Tibet oriental. Khams. — Le Tibet oriental porte le nom de Khams et est situé à l'est de la vallée du Tsang-bo ; il est traversé, du nord au sud, par les fleuves de l'Indo-Chine et de la Chine, et confine à ces deux pays. L'influence chinoise s'y fait sentir à mesure qu'on avance vers l'est, comme l'influence indienne se fait sentir dans le Tibet occidental.

La capitale du Khams est Tsiamdo (ou Tcham-

tou) entre les deux cours d'eau qui se réunissent pour former le Mé-kong, et près de leur jonction. Elle est située à deux cent cinquante lieues de Lha-sa; il faut trente-six jours pour franchir la distance. Les montagnes environnantes sont élevées, la plaine est peu fertile. La ville est grande et vaste ; mais beaucoup de maisons sont en ruines et de terrains inoccupés. La population nombreuse présente l'aspect de la misère. La magnificence du riche monastère établi sur une éminence à l'ouest contraste avec l'état de déchéance de la ville, gardée par une garnison de trois cents hommes.

Au sud-est, se trouve Djaya avec une garnison de vingt-cinq hommes et une importante lamaserie. A l'est du fleuve Bleu, Ba-thang (plaine des vaches), dans une plaine ravissante qui donne deux récoltes par an et d'où l'on retire du cuivre et du mercure. La ville, qui a une garnison de trois cents hommes et plusieurs couvents, est peuplée et prospère. Au nord-est, et bien plus loin du fleuve, Li-thang (plaine de cuivre) est moins heureusement située et moins riche ; la garnison y est de cent hommes. Le dernier village à l'est de Li-thang est Ta-tsien-lou, à soixante lieues de cette ville. Là finit le pays tibétain ; mais nous avons déjà dit que toute la région à l'est du Kin-tcha (le fleuve Bleu) a été soustraite aux autorités tibétaines et soumise directement aux autorités chinoises.

Aussi l'élément chinois l'a-t-il fortement envahi.

La route de Lha-sa aux provinces chinoises de Sse-tchuen et de Yun-nan traverse le Khams. Cette route bifurque à Tsiam-do ; une branche se dirige vers le Sse-tchuen, l'autre vers le Yun-nan. La première est de beaucoup la plus suivie ; elle est souvent parcourue par des fonctionnaires et des courriers, indépendamment des caravanes marchandes. Aussi le gouvernement chinois y a-t-il fait établir, de place en place, des relais et des magasins de vivres. Mais la route est dangereuse ; il faut constamment traverser des montagnes couvertes de neige, franchir des précipices sur des ponts de bois souvent branlants et d'une solidité douteuse, côtoyer des abîmes où les animaux et les hommes roulent quelquefois malgré la sûreté du pas des mulets, des ânes et des yaks qui portent les voyageurs et les bagages.

Amdo. — La partie nord du Tibet oriental, qui forme l'extrémité nord-est de tout le pays, porte le nom particulier de Amdo (Khams-mdo) c'est là que se trouve le célèbre monastère de Koun-boum, peuplé de quatre mille moines, où vit le souvenir de Tsong-ka-pa. On y conserve un arbre né, selon la légende, de la chevelure du réformateur, lorsqu'on la lui coupa à l'âge de sept ans, pour faire de lui un moine. On prétend que chaque feuille de cet arbre porte l'image d'une lettre tibétaine.

Huc assure avoir constaté la réalité du fait. On dit que le nom de Koun-boum (qui signifierait « cent mille images ») vient précisément de cette prétendue curiosité ; mais on interprète aussi ce nom d'une autre manière.

Contrées limitrophes. Boutan, Népal, Sikkim. — Nous avons dit que les régions extrêmes du Tibet ont été réunies celles de l'Ouest à l'Inde, celles de l'Est à la Chine. Nous ne parlerons pas de la frontière du Nord parce qu'elle est trop indécise ; mais nous devons dire quelques mots de la frontière méridionale. Entre cette frontière et l'Inde, il y a comme un bourrelet de populations plus ou moins indépendantes, et plus ou moins apparentées avec les Tibétains qui leur donnent en général la qualification de *Mon*.

Du 78° au 91° de longitude orientale, cette frontière est occupée par les trois États himâlayens de Boutan à l'est, Népal à l'ouest, et Sikkim, enserré entre les deux, du 88° au 89°. A l'est du Boutan, il n'y a que des peuplades sauvages et indomptées. A l'ouest du Népal jusqu'au cachemire, la frontière anglo-indienne est formée par les provinces de Kamaon, Garhwal, Lahoul, Spiti, devenues parties intégrantes de l'empire britannique, mais généralement tibétaines de race et de langue.

Des trois États cités plus haut, le Boutan, dont

Pounakha est la capitale en hiver et Tassissoudon en été, est celui qui a la plus grande analogie avec le Tibet, par son nom, sa race, sa langue : c'est presque un appendice du Tibet. On y trouve le Tchamalhari qui s'élève à une hauteur de 7,297 mètres. C'est dans le Népal que se voit la plus grande sommité de l'Himâlaya, le Gaurisankara (8,840 mètres)[1] ; le Dhavalaguiri n'a que 8,176 mètres. La capitale du pays est Kathmandou (1,330 mètres). Plusieurs races sont en présence au Népal : la plus nombreuse parmi les indigènes est celle des Nevars qui ne sont pas des Tibétains, mais ont plus d'affinité avec eux que les Gorkhas de race hindoue, devenus maîtres du pays par conquête vers le milieu du XVIIIe siècle. C'est au Népal que se sont conservés, au moins en partie, les originaux indiens dont les livres religieux du Tibet ne sont que la traduction. Quant au Sikkim, la principale race de ce petit pays, appelée Leptcha, n'est pas tibétaine ; du moins, elle a une langue et une écriture à elle, le *rong*. L'influence du Tibet y est néanmoins très grande, et la ville de Dardjiling (2,184 mètres), située dans la portion du pays que les Anglais ont réunie à leur empire, porte un nom tibétain.

1. Connu aussi sous le nom de mont Everest. C'est la plus haute cime du globe.

§ 2. — GOUVERNEMENT. — ADMINISTRATION. — INDUSTRIE

Rapports avec la Chine. — Ce qui domine au Tibet, au point de vue politique, c'est l'influence chinoise. Le pays n'est, en réalité, qu'une dépendance de l'empire du Milieu. Les garnisons, peu considérables, du reste, qui veillent à sa sûreté, sont composées de Chinois et de Tibétains, la majorité des soldats et la totalité des officiers étant chinoise. Toutes les forces militaires réparties sur tout le territoire sont sous les ordres de deux Tong-ling ou colonels chinois dont l'un réside à Lha-sa, l'autre à Tsiamdo. Mais, en général, la Chine laisse au Tibet son autonomie, et se contente d'exercer une sorte de surveillance, prête à intervenir s'il se produit quelque dissension, et surtout soigneuse d'écarter les étrangers, à quelque titre qu'ils se présentent. Pour cela, l'empereur de la Chine entretient à Lha-sa deux *Kin-tchai* ou délégués impériaux qui le renseignent sur tout ce qui se passe et reçoivent ses instructions sur la conduite à tenir. Il ne se mêle pas ostensiblement de la direction des affaires locales et laisse le pays se gouverner, au moins en apparence, par ses propres lois.

Gouvernement, administration. — Il est assez difficile de définir le gouvernement du Tibet. C'est au fond une théocratie. Si les moines ne gouvernent pas en principe, ou ne détiennent pas exclusivement l'autorité, tout se fait d'après leurs inspirations. L'autorité suprême appartient au dalaï-lama, qui est le souverain pontife du pays, mais dont le pouvoir, généralement respecté, n'est peut-être pas obéi partout avec une entière soumission. Toutefois, le dalaï-lama ne gouverne pas lui-même, il délègue ses pouvoirs à un fonctionnaire nommé à vie qui porte le titre de *de-sri*, et qu'on désigne quelquefois sous le nom mongol de *nomokhan* (roi de la loi). C'est lui qui est réputé le « roi » ou « régent » du Tibet. Il gouverne avec le concours de quatre ministres appelés *kalon*, qui ont sous leurs ordres seize hauts fonctionnaires entre lesquels sont répartis les diverses branches de l'administration. Ce pouvoir central est représenté dans les provinces par divers fonctionnaires dont les principaux sont les *de-pa* et les *chel-ngo* qu'on peut assimiler à nos préfets et à nos sous-préfets. Les fonctionnaires de l'ordre inférieur sont nommés par les kalons; les depa et les fonctionnaires élevés le sont par le de-sri qui relève du dalaï-lama. Il n'y a aucun moyen de contrôler l'administration qui est despotique et oppressive.

Justice. — La justice est rendue par des tribunaux composés de trois juges. On peut appeler d'un premier jugement à un tribunal supérieur, de celui ci aux kalons, même au de-sri. L'appel au dalaï-lama a été supprimé, surtout en matière criminelle, parce que ce monarque débonnaire faisait toujours grâce. Les tribunaux siègent pendant tout le temps que les boutiques des marchands sont ouvertes. Quand la preuve par écrit ou la preuve testimoniale fait défaut, les juges ont alors recours, en matière civile, aux ordalies ou épreuves judiciaires ; en matière criminelle, à la question.

Le plaideur, pour gagner son procès, doit obtenir le plus de points en jetant les dés, ou retirer, sans se brûler, une boule blanche placée avec une boule noire dans l'huile bouillante, ou promener impunément sa main le long d'un fer rouge. En matière criminelle, pour obtenir un aveu, on plonge l'accusé dans l'eau froide, on lui fait des piqûres sur lesquelles on met du sel, on l'expose nu tout un jour sur la place publique, ou on l'attache les bras et les mains écartés à un gibet appelé *kyang-ching*.

La prison, l'amende, la bastonnade sont les peines appliquées aux délits secondaires. La perte d'une main ou des deux mains, la mort à coups de flèches, la submersion dans un fleuve, l'en-

terrement avec le corps de la victime après y avoir été attaché vingt quatre-heures, sont les principales peines réservées aux grands crimes. A part ces barbaries de procédure et de pénalité, les dispositions de la loi pour les cas les plus communs, vol, meurtre, adultère, sont assez équitables, et la justice tibétaine pourrait mériter une approbation relative si elle était aussi gratuite en fait qu'elle l'est en principe. Mais on assure qu'elle est essentiellement vénale, qu'on peut, avec de l'argent ou des présents, se soustraire à la torture ou à la peine ; et que celui qui donne le plus est toujours sûr de gagner son procès.

Population. — Ce vaste pays est loin d'être peuplé en raison de son étendue. Certains observateurs attribuent à l'immoralité la faiblesse relative du nombre de ses habitants. Il faut cependant bien admettre que la rigueur du climat y est pour quelque chose. Le nombre des habitants ne s'élève pas au-dessus de cinq ou six millions ; peut-être même est-il de quatre millions seulement. Cette population se divise en deux grandes classes : les moines (dont il sera question plus tard) et les laïques. Ceux-ci se subdivisent en nobles, commerçants, cultivateurs, bergers, mendiants, bandits.

Par nobles, nous entendons les familles des fonctionnaires. A très peu d'exceptions près, les dépo-

sitaires de l'autorité, à un degré quelconque, sont pris dans les mêmes familles qui forment ainsi une véritable aristocratie.

La classe des commerçants est fort nombreuse ; elle comprend les étrangers établis au Tibet ou qui y viennent pour leurs affaires. On prétend même qu'il faudrait y faire entrer le peuple tout entier sans excepter les moines, que l'esprit mercantile est très développé chez cette nation, et que, dans toutes les classes, on fait plus ou moins du négoce. Les cultivateurs sont surtout établis dans les vallées méridionales mieux exposées et plus fertiles. Les bergers, qui vivent sous la tente et gardent les troupeaux de yaks, de moutons, de chèvres dans les contrées nord-est, sur le plateau septentrional et dans toutes les hautes régions du pays, forment une classe nombreuse et importante. Celle des mendiants, principalement composée de gens ruinés par l'usure ou frappés par la justice, est dans une trop forte proportion et se confond presque avec celle des brigands qui infestent les grandes routes, surtout dans les régions désertes et éloignées, de sorte que, pour franchir de grandes distances, notamment pour passer en Chine et en Mongolie, ou venir de ces deux pays, les voyageurs sont obligés de se réunir en caravanes et quelquefois de se faire protéger par une escorte.

Industrie et commerce. — Quelques mots de

plus sur la classe spécialement vouée à l'industrie et au commerce.

La fabrication et la teinture des étoffes de laine est peut-être la principale industrie des Tibétains. Leurs moutons et les plantes que produit le sol leur fournissent pour cela des matériaux qu'ils savent utiliser. Ils ont une certaine habileté pour fondre et travailler les métaux ; les sabres et les fusils qu'ils fabriquent pour leur usage ne sont pas sans valeur. Ils ont une grande passion pour les pierres précieuses et en font grand usage ; mais ils ne savent pas bien les travailler, les tailler surtout.

Les principaux objets d'exportation du commerce tibétain sont : le produit de leurs mines, principalement l'or, le cuivre, le sel, le borax ; les pièces de laine longues et étroites appelées Pou-lou qui se débitent surtout en Mongolie et en Chine, mais dont la plus grande partie fait l'objet du commerce intérieur ; la laine de leurs moutons et le poil de leurs chèvres, les queues de yak, dont on fait des chasse-mouches, très recherchées dans l'Inde, les bois de cerf, le musc, les peaux de leurs animaux (lynx, léopard, renard, loutre, ours, écureuil).

Les principaux articles d'importation sont : les cotonnades, les soieries et la porcelaine de la Chine, les pierres précieuses de l'Inde, les draperies de la Russie et de l'Inde britannique, beaucoup de produits de l'industrie européenne que le Cachemire

et le Népal font pénétrer au Tibet, principalement à Lha-sa. Le thé, dont on fait au Tibet une grande consommation, vient presque exclusivement de Chine ; cependant, depuis quelque temps, les Anglais ont réussi à y introduire celui du versant méridional de l'Himâlaya. Le thé chinois arrive sous forme de brique ; l'expression « thé en brique » est usuelle.

Le commerce extérieur est fait surtout par des étrangers, hindous, chinois, mongols. Les Tibétains ne quittent pas volontiers leur pays ; mais, depuis quelque temps, ils ont commencé à s'adonner au commerce extérieur.

Monnaie. — Le commerce se fait quelquefois par échange. Le plus souvent, les grandes opérations se règlent au moyen de lingots que l'on pèse. La monnaie ne sert que pour le petit commerce ; elle est assez variée. Les pièces chinoises et même, depuis quelque temps, les roupies anglaises ont cours au Tibet. La principale monnaie tibétaine est une pièce valant environ un franc et qui peut se fractionner en plusieurs parties, selon les nécessités du commerce.

Calendrier. — Nous terminerons ce chapitre par un mot sur la question très complexe du calendrier.

Les Tibétains font dater leur ère de l'an 1026 de la nôtre, à cause de l'introduction parmi eux de la doctrine de l'Adi-Bouddha (dont il sera question

plus tard). Leur année étant lunaire, ils sont obligés d'ajouter tous les trois ans un mois intercalaire. Ils ont emprunté aux Chinois et aux Hindous deux cycles, l'un de douze ans, dans lequel chaque année est désignée par un nom d'animal, et un cycle de soixante ans qu'ils constituent en associant les douze animaux du cycle duodénaire avec les cinq éléments ou les cinq couleurs. Le vulgaire, embarrassé de cette complication, laisse aux savants les supputations chronologiques, et aime mieux dire : tel événement s'est passé il y a tant d'années que de dire : « Dans l'année du serpent de feu » ou « dans l'année de la souris de bois, » etc.

CHAPITRE TROISIÈME

Mœurs. Caractère. Développement intellectuel.

§ 1er. Mœurs et Coutumes. — Habitations. — Vêtement — Nourriture. — Moyens de locomotion; Voyages. — Mariage. — Condition des femmes. — Sépulture, funérailles. — Divertissements; danse. — Musique. — § 2. Caractère des Tibétains. — § 3. Développement intellectuel. Langue. — Écriture. — Livres. — Littérature.

§ 1er. — MŒURS ET COUTUMES

Je voudrais donner maintenant quelques notions sur le genre de vie des Tibétains.

Habitations. — Les tentes des nomades sont de deux sortes : à une ou à deux colonnes. Les maisons des Tibétains sédentaires sont généralement en pierre, à plusieurs étages, quelquefois avec cour intérieure; le rez-de-chaussée est le plus souvent réservé aux animaux. Le toit est plat; l'escalier est en bois, très grossier et très incommode. Il n'y a pas de cheminée : le feu est allumé au milieu de la chambre, et la fumée s'échappe par les portes et par les fenêtres, ou par un trou pratiqué dans le toit. Le combustible employé est,

vu la rareté du bois, la fiente des animaux que l'on recueille et que l'on fait sécher. On la classe d'après les espèces dont elle provient, selon la plus grande quantité de chaleur et la plus petite quantité de fumée qu'elle peut donner. Les intérieurs tibétains sont, en général, mal tenus ; les ustensiles y sont pêle-mêle ; les sièges y sont à peu près inconnus, les Tibétains ayant l'habitude de s'asseoir par terre sur des peaux de bête.

Vêtements. — La principale pièce de l'habillement des hommes est une sorte de robe en peau de mouton dont la laine est en dedans. Celle des riches est doublée à l'extérieur de drap ou de soie, celle des autres est tannée au beurre et noire de crasse. En été, elle est remplacée par une robe de laine. La coiffure est un chapeau en feutre à larges bords retenu par un cordon noué sous le menton ; les chaussures sont des bottes en drap de diverses couleurs. Les femmes portent un gilet qui couvre la poitrine, une jupe de laine attachée à une ceinture et une camisole qui recouvre le gilet. La boîte à amulette, appelé *gaou*, qui se porte suspendue au cou, est une partie essentielle du costume des deux sexes, qui se parent aussi de boucles d'oreilles et de bracelets ; les femmes ont des colliers de perles et ornent de perles leurs coiffures : les Tibétains ont la passion des ornements. Les femmes réunissent leurs cheveux en une tresse pendant derrière le

dos. L'usage des hommes était de laisser tomber les leurs sur leurs épaules, en les raccourcissant de temps à autre; mais l'habitude de les réunir en une ou plusieurs tresses s'introduit peu à peu.

La tenue des Tibétains laisse beaucoup à désirer ; ils sont malpropres sur leurs personnes et dans leurs maisons ; Ils ne se lavent presque jamais. On dit que c'est à cause du froid et surtout de la sécheresse de l'air. Il paraît cependant que, une fois par an, au mois d'octobre, à un jour réputé heureux, ils prennent un bain, non par amour pour la propreté, mais en vue d'obtenir une bénédiction. La superstition, qui fait en général tant de mal, a quelquefois l'avantage d'imposer ou de consacrer certaines pratiques hygiéniques.

Nourriture. — Le principal aliment des Tibétains est le *Tsam-pa.* On appelle ainsi des grains d'orge ou de blé, mais surtout d'orge, grillés, puis réduits en une farine qu'on détrempe et qu'on pétrit dans du thé beurré et salé. Le repas peut se compléter avec de la viande qui est presque un mets de luxe. Cette viande, ordinairement du mouton, est crue. On la mange quelquefois saignante, mais le plus souvent après l'avoir fait sécher et l'avoir longtemps conservée dans cet état, On fait ainsi sécher des moutons entiers après les avoir vidés, et on les garde quelquefois un an et plus. Outre le thé, les Tibétains ont une liqueur

fermentée faite avec de l'orge. Les bergers s'en préparent une semblable avec du lait aigri.

Moyens de locomotion ; voyages. — Les routes sont fort peu entretenues au Tibet ; surtout elles présentent fréquemment des passages très difficiles dans les montagnes et traversent des fleuves et des torrents ; les chutes de neige viennent souvent accroître les obstacles. On ne fait pas grand usage de voitures ; les voyages s'exécutent surtout à dos de cheval, d'âne et de mulet ; les moutons et les yaks portent les bagages. Quand la neige a rendu les chemins impraticables, on envoie des yaks en avant pour la piétiner et frayer un sentier. Les précipices et les fleuves se traversent au moyen soit de bacs, soit de ponts. Les ponts sont de plusieurs espèces ; il y en a en fer, en bois, en corde. Les premiers sont appuyés sur des chaînes tendues d'une rive à l'autre. Les ponts en bois consistent en de simples poutres qui s'appuient sur les deux bords dans le cas où ils sont assez rapprochés l'un de l'autre. Dans le cas contraire, une première série de poutres s'avance de chacun des bords au-dessus du fleuve ; une deuxième série, superposée à la première, s'avance encore davantage au-dessus de l'abîme, et ainsi de suite, jusqu'à ce que l'écartement soit assez faible pour que l'on place les dernières poutres qui remplissent le vide. Il existe cependant, notamment aux environs de Tsiamdo,

des ponts en bois appuyés sur des piles en pierre grossièrement édifiées dans le lit du fleuve. Les ponts en corde sont formés d'une corde allant d'un bord à l'autre, avec une certaine inclinaison, et d'une auge, suspendue à cette corde, dans laquelle se met le voyageur ; il se laisse glisser par son propre poids le long de la corde, en s'aidant des mains pour atteindre la rive opposée. Ce système exige deux ponts, l'un pour aller de la rive droite à la rive gauche, l'autre de la rive gauche à la rive droite.

Il n'y a pas d'hôtels au Tibet. Le voyageur qui arrive dans une ville est obligé de trouver une ou deux chambres à louer, à moins qu'un ami ne lui offre l'hospitalité. Dans la campagne, on est reçu dans les maisons avec plus ou moins d'empressement et de générosité, selon la qualité que l'on a ou les relations qui peuvent exister entre le voyageur et l'habitant.

Mariage. — Le jeune homme qui recherche une jeune fille en parle aux parents. Si sa demande est agréée, on fixe un jour où les deux familles, avec les amis de l'une et de l'autre, se réunissent chez le futur. Le mariage est accompli lorsque chacun des fiancés a répondu affirmativement à la demande du père de l'autre sur sa volonté de se marier et qu'on lui a mis un morceau de beurre sur le front; après quoi, on s'acquitte de quelques

devoirs religieux et on festoie pendant plusieurs jours.

Il n'y a là cependant qu'un commencement d'union si le mari a des frères, car tous deviendront aussi les maris de la même femme. Il en est ainsi au Tibet : des frères n'ont jamais qu'une seule épouse ; on prétend même que l'usage existe également pour des proches parents qui ne sont pas frères. On a proposé plusieurs explications pour cette coutume singulière appelée *polyandrie*[1] (pluralité des maris). La plus généralement admise est celle qui l'attribue au désir de ne pas morceler les héritages.

Il paraît que la polyandrie n'empêche pas la polygamie ordinaire, et que les riches au Tibet se donnent le luxe d'avoir plusieurs femmes.

Condition des femmes. — Les femmes jouissent au Tibet d'une liberté qu'elles ne connaissent ni en Chine ni dans l'Inde. Elles vont et viennent sans entraves ; leur principale occupation, outre les soins du ménage, est de tisser la laine. Ce sont elles surtout qui fabriquent les *pou-lou* dont on fait un si grand usage au Tibet et dans les pays voisins. On assure que, par ordre supérieur, elles ne sortent pas sans se couvrir la figure (au moins

1. Nom propos épar George Bogle. *Narratives of the mission of G. Bogle etc, by Clements R. Markham*, p. 122.

à Lha-sa), d'un vernis destiné à empêcher la séduction que leurs charmes seraient capables d'exercer, mais que c'est là un impuissant palliatif et que les mœurs n'ont rien gagné à l'emploi de ce substitut du voile traditionnel.

Sépulture, funérailles. — La sépulture ordinaire consiste à donner les corps morts en pâture aux chiens, aux animaux sauvages et surtout aux oiseaux de proie. Les cimetières sont des plates-formes choisies ou préparées sur des lieux élevés de manière que l'on puisse y jeter facilement les corps ; et l'on y pratique même des sentiers pour en faciliter l'accès aux animaux. Quelquefois on porte les morts dans un lieu désert, de préférence sur le sommet de quelque montagne. Il parait que souvent on coupe les corps en morceaux que l'on distribue aux chiens ; les restes du repas de ces animaux sont ensuite jetés dans le fleuve voisin.

Ce mode d'ensevelissement, qui répugne si fort à nos mœurs, peut tenir en partie à la rareté du bois dans le pays ; mais il est en parfaite harmonie avec la croyance des Tibétains. Selon eux, le corps mort est un habit usé qu'on laisse pour en reprendre un neuf. Cet habit qu'on a quitté n'a plus aucune valeur, ne peut plus rendre aucun service, et il y a même du mérite à en faire profiter d'autres êtres. Ce genre de sépulture n'exclut pas d'ailleurs le respect pour les morts que l'on pleure, et dont on

porte le deuil en supprimant tel ou tel ornement dans la toilette, surtout dans celle des femmes, pendant un temps plus ou moins long, selon le degré de parenté.

Il y a une exception pour la sépulture des lamas et des personnages réputés saints; leur corps est brûlé solennellement, et leurs cendres recueillies sont, ou bien jetées dans l'eau courante, ou façonnées en petites boules que l'on conserve comme un objet de respect et une sorte d'amulette.

Politesse tibétaine. — Les Tibétains sont liants et entrent facilement en relations. Nous citerons deux traits de leur politesse. On ne s'aborde pas, on ne fait pas une visite ou un envoi quelconque sans offrir un *khata* ou « écharpe de félicité, » petite pièce de soie de mince valeur. On peut y joindre un présent de plus grand prix; l'offrande du khata, seul ou non, est de rigueur : on n'envoie pas une lettre sans l'accompagner d'un khata. Aussi a-t-on toujours sur soi une petite provision de cette sorte de mouchoir. L'autre particularité à citer est le mode de salutation ; en même temps qu'on ôte son chapeau, on tire la langue et on se gratte l'oreille.

Divertissements, danse. — Les Tibétains sont remplis d'entrain et de gaieté; ils aiment le bruit et le mouvement. La danse surtout est un de leurs grands divertissements ; il n'y a point de fête sans

danse. Leurs danses sont des rondes menées par les hommes et par les femmes qui se répondent sans se mêler. Le mélange des hommes et des femmes dans la danse est considéré comme tout ce qu'il y a de plus inconvenant et absolument interdit. On chante tout en dansant; un petit groupe placé au milieu de la ronde donne le ton à l'ensemble. Les danses sont ordinairement suivies d'une comédie plus ou moins improvisée entre deux personnages qui amusent l'assistance par leurs lazzis et leurs gambades.

En général, ces divertissements ont lieu la nuit; ils sont les accompagnements obligés des fêtes de famille et des fêtes publiques. Ces fêtes sont assez multipliées, nous citerons seulement celles du nouvel an qui tombent en février et durent plusieurs jours.

Musique. — Les Tibétains ont beaucoup de goût pour la musique. Il paraît qu'ils ont la voix juste, forte et pleine. Leurs chants religieux sont d'un grand effet; et leurs chants profanes, pour ne rien dire des chants lascifs qu'ils se permettent quelquefois, ne sont pas sans charme. Ils se servent de plusieurs instruments de musique fabriqués par eux; tels sont la conque marine, diverses trompettes en cuivre, en corne, en os, cette dernière espèce faite avec un fémur humain; des flûtes en bambou, des tambours en peau de chèvre, des

cymbales. Toutefois, ces instruments sont spécialement à l'usage des moines. Les particuliers se servent surtout d'une espèce de guitare à deux cordes qu'ils font vibrer avec une dent de daim et dont ils jouent avec assez d'habileté.

§ 2. — CARACTÈRE DES TIBÉTAINS

Les détails qui précèdent donnent déjà une idée du caractère de ce peuple; mais il faut aller plus avant. Les appréciations des voyageurs ont quelque peu varié; et l'accord qui semble peu à peu s'établir entre eux n'est pas à la gloire des Tibétains. Si quelques-uns ont vanté leur douceur, leur bonté, leur empressement, la modération de leurs passions, d'autres qui les ont vus de plus près et plus longtemps nous les dépeignent comme vindicatifs, dissimulant jusqu'au moment favorable pour satisfaire leur ressentiment, arrogants avec les faibles ou quand ils se croient forts, rampants avec les forts ou quand ils sentent leur faiblesse; sachant supporter les privations, la faim, la soif, mais se dédommageant par des excès, si l'occasion s'en présente. On leur reproche en outre l'amour de l'argent se traduisant par le mercantilisme, l'usure, la vénalité, et une grande dépravation de mœurs.

L'esprit religieux est un des traits essentiels du caractère tibétain. Il a produit dans ce pays les effets les plus singuliers. Mais la religion s'y manifeste surtout par des croyances et des pratiques superstitieuses; et, malgré toutes les preuves qu'ils donnent d'une dévotion poussée à l'excès, les Tibétains n'ont pas la foi candide, simple et naïve de leurs voisins, disciples et frères en religion, les Mongols.

§ 3. — DÉVELOPPEMENT INTELLECTUEL

Instruction. — Malgré l'imprimerie, malgré une classe « savante » très nombreuse, l'ignorance est grande au Tibet. Ceux qui devraient être les maîtres sont loin d'avoir les connaissances requises; très peu même savent l'orthographe : il est vrai qu'elle est loin d'être simple, au Tibet.

Langue. — La langue tibétaine est monosyllabique. Tout élément du discours est une syllabe; les simples affixes sont des syllabes isolées et des mots. Ces monosyllabes, réduits quelquefois à une lettre (chacune des lettres de l'alphabet est un mot de la langue) sont souvent d'une complication extrême à cause des consonnes qui s'accumulent soit à la fin, soit au commencement des mots, et dont plusieurs ne se prononcent pas ou se font à

peine sentir. De là, une différence très grande entre la prononciation et l'orthographe; par exemple, le nom qui se prononce *Tchanrezi* s'écrit *Spyan-ras-gzigs*. Pareille différence se remarque même pour des mots très simples; M. Desgodins nous dit que le Tibet s'appelle *Peu*; or, nous savons que ce nom s'écrit *Bod*.

Il y a, en tibétain, certaines consonnes initiales qui, en disparaissant ou permutant entre elles, peuvent changer le sens ou le rapport grammatical du mot. C'est ce qui arrive en particulier pour les verbes ; les quatre formes qu'ils peuvent avoir (présent, passé, futur, impératif) s'expriment généralement au moyen de ces suppressions ou de ces substitutions de lettres. Du reste, ces mêmes rapports et d'autres s'expriment aussi à l'aide d'auxiliaires et de périphrases.

Les relations grammaticales des noms, la pluralité et les autres accidents sont rendus par des postpositions ou monosyllabes placés à la suite du nom sans faire corps avec lui.

La syntaxe tibétaine suit la construction appelée indirecte, c'est-à-dire que le mot déterminant précède le déterminé, l'adjectif venant avant le substantif, le complément avant le verbe.

Le tibétain présente cette particularité, qu'il a du reste en commun avec d'autres langues asiatiques, que beaucoup d'idées s'expriment par des

mots différents selon la qualité des personnes ; il y a un langage respectueux et un langage vulgaire. Ainsi on dira *pha, ma* en parlant du père, de la mère d'un homme du commun, mais *yab, youm* s'il s'agit d'un grand personnage. Le lecteur aura peut-être remarqué que *pha, ma* rappellent le latin *pa-ter, ma-ter* et par suite les langues indo-européennes, tandis que *yab, youm* font penser aux mots hébreux et arabes *ab, om,* et aux langues sémitiques. Je fais cette observation sans prétendre en tirer aucune conclusion.

Il y a une différence notable entre la langue écrite et la langue parlée, de même qu'il y en a une entre la langue actuelle et celle des livres sacrés. Depuis dix siècles que ces livres ont été écrits, la langue a dû se modifier. Celle de ces livres n'en reste pas moins la langue classique. Quant à celle qui se parle, elle varie de province à province, comme cela arrive dans tous les pays du monde.

La grammaire comparée du groupe de langues auquel appartient le tibétain n'est pas encore faite. On retrouve dans le tibétain plusieurs racines chinoises ; mais c'est surtout avec le birman qu'il paraît avoir de l'affinité, tant par l'existence de plusieurs racines communes que par le génie et la physionomie générale des deux idiomes. Malgré cela, ils sont notablement différents l'un de l'autre. Une étude approfondie fera très proba-

blement constater des relations qu'on n'aperçoit pas à première vue.

Écriture. — L'écriture usitée au Tibet est d'origine indienne. Ce sont des Indiens qui ont apporté leur alphabet au nord de l'Himâlaya et, sans doute, ont travaillé la langue et créé l'orthographe, d'accord, cela va sans dire, avec les savants indigènes. Il y a, du reste, deux alphabets : l'alphabet « avec tête » (*bou-tchan*) des livres imprimés et des manuscrits soignés, qui est le vrai type de l'alphabet tibétain ; l'alphabet « sans tête » (*bou-med*) qui n'est qu'une forme cursive de l'autre, très difficile à déchiffrer.

Il existe un troisième alphabet, l'alphabet lan-dza, indien et uniquement appliqué au sanscrit qui, du reste, peut s'écrire, mais moins commodément avec l'alphabet tibétain.

Il y a, parmi les Tibétains, d'habiles calligraphes qui copient les livres religieux quelquefois sur papier noir avec encre d'or. Les manuscrits sont généralement ornés de figures peintes.

Livres. — Les livres ne sont pas rares au Tibet; chaque monastère a sa bibliothèque, et dans beaucoup d'entre eux il y a une imprimerie où l'on imprime des éditions de luxe, des éditions vulgaires, et des feuilles volantes. Le papier qui sert à l'impression est fait avec la plante appelée *Daphne Cannabina.* On imprime avec des planches

rectangulaires oblongues : les feuilles, non cousues, empilées les unes sur les autres, sont placées entre deux ais qu'on assujettit avec une courroie. Cette disposition n'est pas spéciale au Tibet, elle est indienne et indo-chinoise.

Le livre est respecté au Tibet ; mais on attache plus d'importance à l'acte mécanique de la lecture qu'aux choses lues, et plus de prix à l'imprimé lui-même qu'à l'acte mécanique de la lecture.

Littérature. — La littérature tibétaine est très vaste, mais surtout religieuse, et lettre close pour le vulgaire. Le *Kandjour*, recueil des livres sacrés distribués en cent ou cent huit volumes, le *Tandjour*, composé d'ouvrages de tout genre, mais surtout de commentaires des ouvrages du Kandjour et formant un ensemble de deux cent cinquante volumes, en constituent, pour ainsi dire, la base. La plupart des ouvrages qui existent en dehors de ces deux compilations, les écrits de Tsong-ka-pa, par exemple, sont exclusivement religieux. Mila-ras-pa, ascète du XI[e] siècle, improvisa des chants religieux qui eurent un grand succès et qui ont été conservés. Le recueil de ses chants et le récit de sa vie pleine de merveilles se partagent avec les récits des exploits des Tibétains dans leurs guerres contre les Chinois, les Mosso (peuplade du sud-est) et les Mongols, la faveur publique. Ces derniers récits sont fabuleux ; mais ils se rapportent à des faits de

l'histoire nationale. Les Tibétains ne supporteraient pas la simple narration des faits; il faut toujours les leur présenter entourés de circonstances merveilleuses.

Les chants populaires, s'il en existe, seraient le genre littéraire le plus propre à faire connaître l'esprit et le génie de cette race, en même temps que le langage qui lui est familier ; mais l'existence n'a pas encore pu en être constatée.

CHAPITRE QUATRIÈME

Religion. Croyances et pratiques.

§ 1er. DUALITÉ. Coexistence de deux cultes. — Culte de Bon. — Bouddhisme. — § 2. CROYANCES. Bouddhas et Bodhisattvas. — Adi-Bouddha. — Dhyâni-Bouddhas; Amitâbha. — Dyhâni-Bodhisattvas; Padmapâni. — Bons et mauvais génies. — Transmigration. — Visée de la piété tibétaine. — § 3. PRATIQUES. Dhâranis. — Les six syllabes. — Moulins à prière. — Mani, Dartchog et Labtse. — Tchorten. — Statues et images. — Chant religieux.

§ 1er — DUALITÉ

Coexistence de deux cultes. — Il y a, au Tibet, deux religions, l'une ancienne, primitive appelée *Bon* ou *Bon-pa,* l'autre, plus récente, apportée de l'Inde, et qui est le *Bouddhisme.* On est convenu de donner au bouddhisme tibétain le nom de Lamaïsme, à cause d'une particularité extraordinaire de sa hiérarchie religieuse.

Nous parlerons plus tard de cette hiérarchie; nous nous en tenons ici aux croyances vulgaires et aux pratiques habituelles.

5.

Culte de Bon. — La religion de *Bon*, dont nous ne connaissons pas les livres, si toutefois il en existe, paraît consister dans le culte des bons et des mauvais génies, et dans les pratiques de sorcellerie auxquelles il faut recourir pour gagner la faveur des uns et se soustraire à la malveillance des autres. Ce culte n'est certainement plus ce qu'il fut à l'origine ; il a fait au bouddhisme beaucoup d'emprunts. Mais le bouddhisme lui en a fait de son côté ; car il a dû composer avec la religion du pays. Beaucoup de divinités que l'on croit bouddhiques et qui portent des noms bouddhiques, appartiennent en réalité au culte de Bon. La religion de la plupart des Tibétains n'est, au fond, sous une forme ou sous une autre, que le culte des bons et des mauvais génies.

Bouddhisme. — Le bouddhisme étant de création indienne, et s'étant répandu dans toute l'Asie centrale et orientale, nous ne dirons ici que ce qui concerne le Tibet.

La compilation des livres sacrés du Tibet, appelée Kandjour, se divise en sept sections que l'on peut ramener à quatre : 1° le *Doul-va* qui raconte surtout l'établissement du monachisme ; 2° le *Cher-tchin* qui contient la métaphysique ; 3° le *Do* qui renferme la doctrine fondamentale ; 4° le *Guyoud* (*sk.* Tantra) où se trouvent principalement les formules sacrées, les paroles magiques,

et les enseignements que le lamaïsme préfère.

Les cent ou cent huit volumes de cette compilation ne sont guère lus. Les textes réputés les plus importants sont imprimés à part; la connaissance des choses qu'il importe de savoir s'acquiert sans feuilleter tant de volumes. N'insistons pas davantage sur cette littérature, et tâchons de résumer ce qu'il y a de plus important dans les croyances et dans les pratiques religieuses des Tibétains.

§ 2. — CROYANCES

Bouddhas et Bodhisattvas. — Le suprême objet d'adoration des bouddhistes, c'est le Bouddha. Mais Çâkya-mouni, qui est le vrai Bouddha, n'est pas le seul. On lui a donné une infinité de prédécesseurs échelonnés dans les siècles passés et une infinité de successeurs échelonnés dans les siècles futurs.

Ces successeurs éventuels, qui portent le nom de Bodhisattvas sont honorés, dès à présent (au moins quelques-uns), comme les bouddhas de l'avenir. On se tourne vers eux comme vers le soleil levant, tandis que les bouddhas passés sont non pas oubliés, mais laissés quelque peu dans l'ombre.

Le Bodhisattva qui doit revêtir le premier la dignité de Bouddha est Maitreya. Il est naturellement fort vénéré ; mais d'autres le sont encore plus que lui. Ce sont, en particulier, Avalokiteçvara et Mandjouçrî ; Avalokiteçvara, appelé en tibétain Tchanrezi, est le patron du Tibet: c'est un disciple de Çâkya-mouni dont l'existence est fort douteuse, mais auquel, à défaut d'histoire véritable, on a forgé une histoire légendaire très fournie. Mandjouçrî (*tib.* Djam-pal) [1] représente la sagesse et la douceur persuasive. En prétendant que Thon-mi-Sambhota, le premier tibétain qui alla dans l'Inde chercher les livres bouddhiques, était une incarnation de ce Bodhisattva, les Tibétains montrent bien qu'ils lui attribuent un rôle important dans l'histoire de leur conversion au bouddhisme. Toutefois, sa légende n'est pas aussi riche que celle d'Avalokiteçvara, et il reste au second rang.

Adi-bouddha. — Pour remédier à l'inconvénient de la multitude des bouddhas, on a imaginé un bouddha primordial (ce que signifie le sanskrit Adi-bouddha) dont tous les autres ne sont

1. Tous les noms religieux du bouddhisme ayant une forme sanscrite originale et une forme tibétaine qui en est la traduction, nous donnons tantôt l'une, tantôt l'autre, quelquefois les deux. Les abréviations *sk.* et *tib.* indiquent respectivement la forme sanscrite et la forme tibétaine.

qu'une émanation ou une manifestation. Cet Adi-bouddha, les Tibétains l'honorent sous le nom de Vadjradhara (*sk.* porte-sceptre) qui est comme le maître suprême de toutes choses, surtout le chef des bons génies : on lui donne aussi le nom de Vadjrasattva, dont on fait d'ailleurs une personnalité distincte. La conception de l'Adi-bouddha est une tentative monothéiste propre au bouddhisme tibétain ou népalais.

Dhyâni-bouddhas ; Amitâbha. — Parmi les nombreux bouddhas dont l'existence est admise, il en est cinq auxquels on accorde une attention particulière. Ce sont : le bouddha historique, Çâkya-mouni, ses quatre prédécesseurs et son prochain successeur Maitreya. Mais celui-ci n'est pas encore apparu, et les quatre autres sont tombés dans le sombre et mystérieux abîme du Nirvâna. On a donc imaginé cinq bouddhas qui en sont comme le reflet et avec lesquels on peut entrer en relation par la méditation profonde appelée *Dhyâna* (*sk.*). De là, le nom de *Dhyâni-bouddhas* (bouddhas de la contemplation), qui leur a été donné par opposition aux « bouddhas humains » (*sk. Manouchi-bouddhas*) dont ils sont l'image.

Ces Dhyâni-bouddhas ont chacun leur nom : celui d'entre eux qui correspond à Çâkya-mouni s'appelle Amitâbha (*tib.* Od-pag-med., éclat sans mesure) et aussi *Amitâyouch* (*tib.* Tsé-dpag-med, durée de

vie illimitée). Le culte d'Amitâbha a eu un immense succès au Tibet, et au dehors. Ce Dhyâni-bouddha habite la région occidentale ; sa résidence *Soukhavatî* est un lieu de délices où les bons ont l'espoir de parvenir. Il a presque effacé son Manouchi-bouddha ; car le paradis d'Amitâbha est bien plus séduisant que le Nirvâṇa de Çâkyamouni.

Amitâbha est représenté assis, les jambes croi-



AMITABHA, d'après D. Wright (*History of Nepal*).

sées, les pieds joints, les mains réunies sur les

pieds, tenant le vase à aumônes, les chairs peintes en rose ou en rouge; il a au pied de son trône l'oiseau sacré appelé en sanscrit Hansa (l'oie ou le cygne).

Dhyâni-bodhisattvas, Padmapâni. — Chaque Dhyâni-bouddha forme une famille; il a une épouse (*sk.* Târâ, étoile) et un fils. Ce fils est un « Bodhisattva de la contemplation » (*sk.* Dhyâni-bodhisattva), et répond à un « Bodhisattva humain » comme le Dhyâni Bouddha répond à un Manouchi-bouddha. De même qu'il y a cinq Dhyâni-bouddhas, il y a cinq Dhyâni-bodhisattvas. Nous ne les énumérerons pas tous; nous ne parlerons que de celui qui est le fils d'Amitâbha et de sa Târâ, Pândarâ.

Il s'appelle Padmapani (*sk.* qui a un lotus à la main) ; il est ordinairement représenté debout comme les autres Dhyâni-bodhisattvas, entouré d'une auréole, tenant dans chaque main la fleur dont il a emprunté le nom. Ses chairs (visage, buste, bras, pieds) sont peintes en rouge ou en rose comme celles de son père Amitâbha et de sa mère Pândarâ.

Ce qui fait la haute importance de Padmapâni, c'est qu'il est le reflet d'Avalokiteçvara, le bodhisattva réputé le patron du Tibet. Padmapâni est à Avalokiteçvara ce que Amitâbha est à Çâkyamouni ; mais la confusion est plus grande

entre Padmapâni et Avalokiteçvara qu'entre Amitâbha et Çâkya-mouni.

On raconte que Avalokiteçvara-Padmapâni, plongé dans les délices de Soukhavatî, fut tellement ému des souffrances des damnés qu'il résolut de les faire cesser par la force de sa méditation compatissante, demandant que sa tête se brisât en mille morceaux s'il ne réussissait pas. Quand il vint pour constater l'effet de sa méditation, l'enfer était déjà rempli de nouveaux damnés. A ce spectacle, sa tête se brisa en mille morceaux. Amitâbha accourant, rassembla ces débris dont il fit dix têtes et lui donna l'assurance que son vœu le plus cher serait un jour exaucé. Avalokiteçvara ne cesse de poursuivre ce but glorieux. Sa mésaventure de l'enfer lui a valu d'être représenté quelquefois avec onze têtes.

Bons et mauvais génies. — Au-dessous ou à côté des bouddhas et des bodhisattvas (qui sont des hommes) il y a des génies en très grand nombre, les uns bons, les autres mauvais. *Lha* est, en tibétain, le nom générique des génies bienfaisants ; les malfaisants s'appellent *Lha-ma-yin*. Mais les uns et les autres forment des familles, portent des dénominations spéciales. Ainsi, parmi les bons génies, on cite les *De-tchog* (excellents), les *Drag-ched* (cruels), ceux-ci voués à l'extermination des mauvais génies ; les génies du feu et leur roi ; un col-

lège de cinq rois, parmi lesquels le protecteur des monastères; surtout *Vadjrapâni* (tib. *Tchak-dor*, « la foudre à la main ») qui n'est autre que l'Indra indien.



བཛྲ་པཱ་ཎི།། ཕྱག་རྡོར།།

VADJRAPANI, d'après E. Schlagintweit.

Parmi les bons génies, il y a des femelles, les Herouka, les Dakini qui se promènent dans l'air.

Lha-mo (*tib.* la déesse) est une des grandes divinités femelles : on raconte que, mariée à un mauvais génie, roi de Ceylan, elle tua son fils plutôt que d'en laisser faire un destructeur de la religion, puis, échappant aux poursuites de son mari, vint se réfugier sur une montagne de l'Asie centrale.

Parmi les mauvais génies, nous citerons les *Doud-po*, ou séducteurs qui entraînent au mal ; les génies qui avancent la mort ou empêchent la renaissance. Chaque génie, bon ou mauvais, s'applique incessamment à faire soit le bien, soit le mal que comporte sa nature.

Du reste, les Tibétains mettent des génies partout chaque localité a le sien. Non contents de cette multiplicité, ils ont divinisé certains symboles. Ainsi il y a sept attributs du roi universel assimilé au Bouddha ; parmi eux un cheval et une gemme. Ce cheval est devenu pour les Tibétains un emblème « de la vie, du corps et de la force ». Ils l'appellent *Loung-ta* (cheval aérien), et le représentent lancé au galop ayant la gemme sur le dos.

Transmigration. Tous les êtres animés sont rangés par les Tibétains en six classes : bons génies, — hommes, — mauvais génies, — animaux, — revenants, — damnés. On est appelé à passer dans une de ces six classes, selon ses mérites ou ses démérites, par le mouvement incessant de la transmigration des âmes, qui est le dogme fonda-

mental des Tibétains comme des Hindous. Du rang des dieux on peut descendre à celui des damnés, et s'élever du rang des damnés à celui des dieux : mais ordinairement cela ne se fait pas sans transition. Ce qui est admis comme certain, c'est que, après la mort, on renaît toujours dans une des six classes d'êtres, à moins que la transmigration ne soit arrêtée : ce qui est le privilège acquis déjà par les bouddhas, assuré aux bodhisattvas dans l'avenir. Le commun des mortels a une ambition plus modeste.

Visée de la piété tibétaine. — Que se propose donc un Tibétain? Deux choses principales : 1° gagner la faveur des bons génies et se soustraire à l'action des mauvais; 2° obtenir une heureuse transmigration. — Pour atteindre ce but, il existe deux espèces de moyens : 1° une vie vertueuse, (c'est celui dont on se préoccupe le moins); 2° une série de pratiques, de cérémonies, d'actes matériels déterminés. Quelques-uns de ces actes méritoires ne peuvent être accomplis que par des prêtres; mais il en est qui sont à la portée des laïques. C'est de ceux-là que nous allons parler.

§ 3. — Pratiques.

Dhâranis. — Le préservatif le plus puissant contre les influences mauvaises et le moyen le plus efficace d'obtenir le succès est la récitation des Dhâranis, sorte de formules magiques, d'invocations, presque toutes en sanscrit, par conséquent inintelligibles pour les Tibétains, généralement inintelligibles même pour ceux qui savent le sanscrit. Ces dhâranis sont très nombreuses et très variées, chacune d'elles s'adaptant à tel ou tel cas particulier. C'est le privilège des prêtres de les connaître et de savoir les employer à propos. Mais il en est de particulièrement importantes, dont l'effet s'applique à toutes choses. La plus efficace comme la plus usitée est la célèbre invocation :

Om ! Mani. Padme. Houm !

Les six syllabes. — Cette formule, inventée, dit-on, ou apportée au Tibet par Avalokiteçvara, est formée de quatre mots sanscrits dont le sens littéral est : « O le joyau dans le lotus. Amen ! » Mais quel en est le sens profond ? On n'a jamais pu le dire. Si on le disait d'ailleurs, la formule

perdrait presque tout son prix; il vaut donc mieux que ce sens, s'il existe, reste caché.

Comme la formule, bien que sanscrite, se divise, selon l'usage tibétain, en six syllabes *Om-ma-ni-pad-me-houm* (ce qui lui a fait donner le nom de formule des six syllabes) on dit que c'est une bénédiction pour les six classes d'êtres; d'après une autre explication ce serait un vœu pour l'acquisition de six vertus ou perfections appelées en sanscrit *pâramitâ*. Le plus probable est que « le joyau dans le lotus » n'est autre que Avalokiteçvara et que la fameuse formule est une invocation du nom de ce Bodhisattva. On lui associe quelquefois l'invocation : *Om! Vadjrapâni, houm!* (O! Vadjrapâni. Amen!) *Om! mani padme houm!* doit être l'équivalent de : « O Avalokiteçvara! Amen! »

Moulins à prière. — Cette formule des six syllabes procurant toute espèce de félicités, on la répète sans cesse, on la chante souvent, on l'écrit partout. Pour mieux la répéter, on a imaginé de l'inscrire plusieurs fois sur des bandes que l'on enroule autour d'un cylindre disposé de manière à pouvoir tourner autour de son axe; on l'écrit aussi sur de grands cylindres que l'on fait tourner au moyen d'une manivelle, ou sur d'autres que l'on place au-dessus d'une eau courante qui les met constamment en mouvement. Chaque tour du cylindre équivaut à une répétition de la formule multipliée

par le nombre de fois qu'elle est écrite sur l'appareil ou sur la feuille qui y est adaptée.

Cette application mécanique et matérielle de l'expression bouddhique « tourner la roue de la loi », par laquelle on désigne la prédication fondamentale de Çâkya-mouni, est d'un usage très répandu. Les Européens ont donné à ces appareils tournants le nom de « roues ou moulins à prière ». Les Tibétains les désignent par le terme *Mani-tchos-khor* (roue de la loi Mani), ou par abréviation, Mani.

Mani. — *Mani* est aussi le nom donné à des murs hauts de deux mètres, épais de un à trois mètres, d'une longueur indéterminée et qui peut toujours être augmentée, édifiés le long des routes, en rase campagne, à proximité des monastères. Les parois et le toit en sont revêtus de tablettes de pierre portant inscrites des dhâranis ou formules, parmi lesquelles : *Om! mani padme houm*, occupe la plus grande place. *Obo* est le nom mongol de ces mani. Le passant les laisse à droite ou à gauche; il est censé lire en passant les inscriptions dont le mani est couvert.

Dartchog et Labtse. — Sur les toits ou aux portes de leurs maisons, sur les routes, en plein champ, surtout aux passages des montagnes, les Tibétains fixent des drapeaux en soie ou en étoffe vulgaire, dont la hampe, plus ou moins haute, est

généralement fixée à la base dans un monceau de pierres. L'étoffe porte diverses sentences entourant quelquefois le « cheval aérien » ; elle s'appelle Dar-tchog, et la hampe porte le nom de Lab-tse. Souvent l'étoffe est remplacée par une touffe de crins de yak. Quelquefois un simple tas de pierres suffit pour apporter la félicité au voyageur. Ceux qui passent les défilés des montagnes ne manquent jamais d'y apporter la leur. Quand on a atteint le point culminant d'un col (*la*), on prononce les mots *gsol-lo, gsol-lo* [1] ; ce qui revient à dire aux esprits : Merci pour les dangers évités ! protection pour le reste du trajet !

Tchorten. — On rencontre aussi au Tibet un grand nombre de monuments appelés *tchorten*, (*sk.* tchaitya), variant de trois à cinq mètres de hauteur, atteignant quelquefois jusqu'à dix mètres, qui sont des tombeaux renfermant les restes de quelque saint, ou de simples autels surmontés d'une niche au-dessus de laquelle s'élève une coupole. Le passant y dépose dévotement quelque offrande, le plus souvent un *tsa-tsa,* morceau d'argile pétri en forme de tchorten ou de Bouddha. Il s'en vend de tout faits ; mais on peut les façonner soi-même. Le *tchorten* correspondent aux tchaitya et aux stoupa de l'Inde.

1. Littéralement : je prie ! je prie !

Statues et images. — Enfin les images de divinités, dessinées et quelquefois peintes avec un certain art, les statues de toute grandeur pullulent au Tibet. On ne compte pas moins de trois cents personnages divins dont l'image est reproduite par le dessin, avec le nom au-dessous, d'une façon plus ou moins soignée, entourée de sentences et destinée à servir d'amulettes. Les personnages sont représentés, les uns assis, les jambes croisées, les autres debout. La position des mains (*sk.* moudrâ) est très variée : elle a une grande importance et sert à distinguer les personnages ; c'est l'objet d'une véritable science.

Les statues sont en argile, quelquefois en beurre ; elles sont généralement coloriées ou dorées. Pour les rendre plus vénérables, on y introduit des objets sacrés, cendres vénérées, grains bénits, qu'on mêle à la pâte, ou qu'on fait pénétrer par un trou ménagé à dessein. Les temples sont remplis de statues soignées. On en trouve de plus grossièrement faites dans les maisons, dans les rues des villes, sur les routes et dans la campagne. Quelques-unes sont colossales.

Chants religieux. — A cette énumération sommaire des manifestations de l'esprit religieux des Tibétains, nous ajouterons la mention du chant, notamment de celui qu'ils font entendre le soir, au déclin du jour. A Lha-sa, par exemple, ils sortent

de leurs maisons, se groupent dans les rues et sur les places et commencent à chanter. Le P. Huc dit en avoir été vivement impressionné.

Nous ne pouvons énumérer toutes les superstitions des Tibétains, leur croyance aux jours heureux et malheureux, etc. Dans une foule de circonstances, ils sont obligés de recourir à l'assistance de leurs prêtres. C'est à cette classe d'hommes, si importante au Tibet, qu'il nous faut maintenant passer.

CHAPITRE CINQUIÈME

Moines et Lamas.

§ 1er. MOINES. Monachisme bouddhique. Moines et nonnes. — Genre de vie. Monastères. Costume. — Couleurs; sectes. — Occupations des moines. Hiérarchie lamaïque. — § 2. LAMAS. Lamas renés. — Le Dalaï-lama. Le Pan-tchen-rin-po-tche. — Origine et destinée des deux pontificats.

§ 1er — MOINES

Monachisme bouddhique. — Le bouddhisme n'a pas de prêtres à proprement parler. Il divise les hommes en deux classes : ceux qui renoncent à tout pour chercher la perfection (c'est-à-dire le terme de la transmigration); ceux qui, ne recherchant pas la perfection, jouissent des biens de ce monde. La première classe se compose d'ascètes isolés ou vivant en société, soumis à une règle sévère, n'ayant rien et n'aspirant à rien de plus que la satisfaction des besoins les plus impérieux de l'existence; la seconde est chargée de fournir à la première ce dont celle-ci ne peut se passer, la nourriture, le vêtement, le logement.

Moines et nonnes. — La première classe est largement représentée au Tibet, chaque famille tenant à honneur de grossir par un de ses membres au moins cette multitude parasite. Les Tibétains se vantent d'avoir quatre-vingt-quatre mille prêtres, comme ils disent que leurs livres sacrés renferment quatre-vingt-quatre mille sentences : c'est un chiffre traditionnel. Le fait est que la proportion des moines tibétains est considérable. On en compte près de vingt mille à Lha-sa et dans les environs où les couvents sont, à la vérité, fort nombreux. On estime qu'il y en a un sur treize habitants dans le Ladak, un sur sept dans le Spiti. A part quelques exceptions, la vie monastique au Tibet ne répond guère à l'idéal bouddhique : ce n'est pas une vie de privation et de renoncement, c'est une vie d'abondance et de prospérité.

Les femmes peuvent aussi adopter la vie monastique, et il existe des nonnes au Tibet; mais le nombre en est peu considérable.

Genre de vie. — Parmi ces moines, il en est qui vivent dans une retraite absolue, au sommet de quelque montagne, dans quelque caverne, n'en sortant que très rarement, et recevant leur nourriture au moyen d'un panier attaché à une corde. Quelques-uns vivent chez eux et sont domiciliés; ils ont même la faculté de se marier. D'autres, au contraire, ne se fixent nulle part et voyagent,

on pourrait dire, vagabondent de lieu en lieu. Toutefois, le plus grand nombre habite des édifices construits pour eux, véritables couvents appelés en tibétain *gon-pa* ou *tchos-dé*, et auxquels on donne ordinairement le nom de « lamaserie. » En général, tout moine appartient à un couvent, quand bien même il n'est pas de ceux qui l'habitent constamment.

Monastères. — Les monastères se composent soit d'une grande maison, soit d'une réunion d'édifices. Au centre se trouve le temple, rempli d'images et de peintures, et pourvu d'une bibliothèque. Outre les chambres réservées aux moines, il y a une salle de réunion et un magasin d'approvisionnements, quelquefois une imprimerie. Les édifices lamaïques ne diffèrent pas essentiellement des maisons des riches habitants du pays, ils sont ordinairement entourés de jardins cultivés par les moines ou par des ouvriers aux gages de la confrérie. Ces lamaseries sont généralement très peuplées; celles qui ne renferment que cinq cents moines doivent être rangées parmi les petites; il en est qui comptent plusieurs milliers d'habitants. Les « moulins à prière », les Tchorten, les Mani, les Lab-tse abondent aux alentours et sur les toits de ces édifices.

Les monastères les plus renommés sont, dans

le Ladak, celui de Himis; dans le Ngari, celui de Tholing ; dans le Tsang, ceux de Tachiloumpo, de Terpaling, de Sa-skya, auxquels nous joindrons celui du lac Ghalaring dans le plateau ; dans la province de Ou, le monastère de femmes du lac Palte, et dans la vallée du Ki, à Lha-sa et aux environs, les monastères de Potala, Sera, Galdan, Brebong, etc; auxquels nous ajouterons celui de Dorkia, sur le bord du lac Tengri. Dans le Tibet oriental, nous citerons ceux de Tsiamdo et de Djaya, et, dans la région du lac Bleu, celui de Kounboum.

Costume. — L'habillement des moines se compose d'une tunique ou chemise sans manches, d'un pantalon fixé au corps par un lacet, d'une robe descendant jusqu'au mollet, retenue par une ceinture et qu'on fait entrer dans le pantalon en hiver. Le manteau est une pièce de laine longue et étroite, couvrant l'épaule gauche et passant pardessous le bras droit laissé à découvert. Les chaussures sont des bottes en feutre et la coiffure un bonnet en feutre ou en toile, de forme conique et double. Un charme quelconque est placé dans l'intérieur du bonnet.

Couleurs, sectes. — La couleur du vêtement, surtout du bonnet, diffère selon la secte ; car il y en a plusieurs. Les deux principales sont celle du bonnet jaune et celle du bonnet rouge. Le Boud-

dha a prescrit à ses disciples des habits jaunes; mais du jaune au rouge, en passant par l'orangé, il y a une multitude de nuances. Or, l'habillement des religieux avait pris une teinte rougeâtre dans la dernière moitié du XIVe siècle, et surtout, ce qui est plus grave, un grand relâchement s'était manifesté dans les mœurs. Les moines se mariaient sans vergogne; la nécromancie et des superstitions méprisables avaient envahi la confrérie du Bouddha. Un énergique réformateur, Tsong-ka-pa, protesta contre ces altérations, fit refleurir le célibat et les anciennes mœurs, restaura la discipline et donna, comme marque distinctive de ce retour aux enseignements du Bouddha le retour à la couleur jaune dans l'habillement des moines.

L'influence de Tsong-ka-pa fut immense, et la grande majorité des moines adopta sa réforme. Quelques obstinés résistèrent et gardèrent la couleur rouge. Aujourd'hui, la différence fondamentales des deux sectes n'est plus aussi tranchée qu'autrefois; la plupart des abus combattus par Tsong-ka-pa ont reparu ou sont remplacés par d'autres équivalents. Les deux sectes n'en subsistent pas moins; la rouge s'est surtout conservée au Nepâl et au Boutan. La jaune domine sans conteste au Tibet; mais il y reste quelques adeptes du bonnet rouge; et le célèbre couvent de Sa-Skya est le principal représentant de cette secte.

Nous citerons aussi la secte *Ourguyen* qui se réclame de Padma-sambhava ; elle paraît n'être qu'une branche de la secte dissidente ; car elle a la réputation d'exceller surtout dans la sorcellerie condamnée par Tsong-ka-pa.

Occupation des moines. — L'étude et la méditation devrait être l'unique occupation des moines, mais elle a peu d'attraits pour eux, et ils préfèrent passer leur temps à mendier, à jardiner, à faire du commerce, à banqueter aux frais de quelque riche dévot ou à leurs propres frais avec leurs amis, enfin à accomplir pour le compte des laïques des cérémonies religieuses bien payées ; car si un moine n'a le droit de rien posséder, il est admis que la confrérie peut être riche.

Pour la construction d'une maison, pour l'entreprise d'un voyage, en cas de mariage, de maladie, de décès, dans mille circonstances de la vie, les particuliers requièrent le ministère d'un membre de la confrérie. Comme les moines sont nombreux, ils se partagent la tâche, les uns étant familiers avec telle cérémonie, les autres avec telle autre. Ceux qui sont astrologues et devins (et il s'en trouve au moins un dans chaque monastère) comptent parmi les plus achalandés. Bref, le clergé tibétain exploite largement la sottise et la crédulité populaires.

Dans toutes leurs cérémonies, les moines tibétains

déploient une grande pompe, et font un grand bruit de trompettes et d'instruments de musique.

Hiérarchie lamaïque. — Il y a des degrés entre les moines. Ceux qui sont officiellement reçus membres de la confrérie ont le titre de Gué-long; au-dessous d'eux sont les Gué-tsoul, novices du 2e degré, et les Gué-nyen, novices du premier degré. Parmi les grades supérieurs appliqués aux plus savants, nous citerons seulement les Khan-po, qui sont les directeurs de monastères, les « abbés » du Tibet.

Quand au titre si connu de Lama qui signifie « supérieur » (*sk.* gourou), les Européens et quelquefois les Tibétains eux-mêmes l'appliquent à tous les moines; mais il convient seulement à quelques hauts dignitaires dont il nous reste à parler.

§ 2. — LAMAS

Lamas renés. — Il y a, parmi les moines tibétains, spécialement parmi les *Khan-po*, une classe particulière d'individus considérés comme des incarnations de Bodhisattvas se perpétuant dans une série indéfinie d'existences. Les Mongols les appellent *Khoubilghan* (transformés) ou, en raison de leur haute dignité, *Khoutouktou* (éminent), les Tibétains *Tse-rab-lama* (lama à existences

successives). On leur donne vulgairement en Chine le nom de « bouddhas vivants », expression très impropre. Les bouddhas ne reviennent pas à la vie. Ces personnages, qui sont précisément honorés parce qu'ils y reviennent, ne sont donc pas, ne peuvent pas être des bouddhas ; ils doivent seulement le devenir : ce sont des bouddhas en herbe. Mais le vulgaire ne fait sans doute pas de différence entre celui qui est Bouddha actuellement et celui qui doit l'être un jour.

Quand un de ces personnages est mort, on attend qu'il renaisse ; sa place reste vacante. Au bout d'un certain temps, on apprend qu'il est rené en tel endroit : c'est un enfant de deux ou trois ans. On lui fait alors subir un examen plus ou moins important pour s'assurer qu'il est bien l'individualité que l'on cherche ; on lui fait, par exemple, reconnaître les objets qui lui ont appartenu dans sa précédente existence : après quoi, on le met à la place du défunt. Avec un pareil système, il n'y a pas de décès du dignitaire sans que la dignité subisse un interrègne et une minorité.

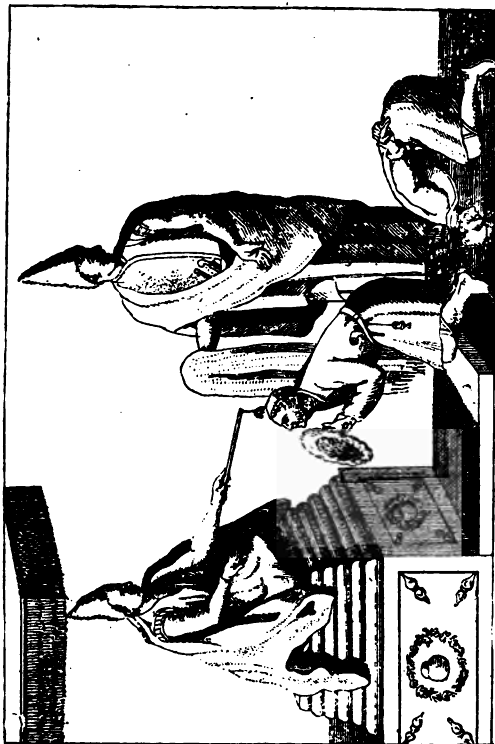
On dit qu'il existe, dans le monde lamaïque, cent cinquante à deux cents de ces « bouddhas vivants. » Tous n'ont pas la même importance; la considération qu'ils obtiennent tient à la personnalité dont ils sont l'incarnation supposée. Le premier de ces personnages extraordinaires est le

Dalaï-lama, de Lha-sa. le deuxième est le Pantchen-rin-pot-che, de Tachiloumpo. Les Mongols, malgré tout leur respect pour les deux dignitaires tibétains, ont voulu avoir le leur; c'est le Guisontampa ou Taranâtha (*sk.*) qui réside chez les Khalkas au grand Kouren. Les Chinois, pour ne pas rester en arrière, n'en comptent pas moins de trois dans les couvents lamaïques de Pékin; le principal est le Tching-lama. Tous les lamas précités sont de la secte jaune. La rouge n'a pas voulu être privée d'un si grand honneur; mais comme elle est au Tibet dans un état d'infériorité, c'est au Boutan que trône son Grand-lama; il porte le titre de Dharmarâdja (*sk.* roi de la loi) et réside à Tassissoudon.

Enfin les nonnes tibétaines ont aussi leurs renées. Telle est « l'abbesse » du couvent féminin du lac Palte, qui vient de temps à autre à Lha-sa, en grande pompe, recevoir les hommages de la multitude dans le centre du lamaïsme. Elle porte le nom singulier de *Dordje-phag-mo* (truie diamant); mais quelques-uns prétendent que *phagmo* (truie) doit être pris dans le sens de *Yoginî* nom de divinité, ou de *Bhavanî*, nom de l'épouse du dieu indien Çiva, dont cette prêtresse serait l'incarnation.

Nous entrerons dans quelques détails sur les deux pontifes tibétains.

Le Dalaï-Lama. — Le dalaï-lama qui réside dans le monastère de Potala est considéré comme



LA BÉNÉDICTION DU LAMA, d'après Parraud et Billecocq (*Voyages au Tibet*).

l'incarnation d'Avalokiteçvara, le patron du Tibet; d'où la vénération dont il est l'objet. *Dalaï* (ou

Talaï) mot mongol qui signifie « océan », sert à désigner ce lama parce que le terme océan (océan de vertus, océan de qualités) entrait dans le nom, généralement fort compliqué, de ces pontifes. L'emploi de ce mot dalaï rappelle que les Mongols ont été les plus fermes appuis du grand-lama et sont demeurés ses plus fervents adorateurs.

La réception des visiteurs qui viennent de toutes les parties du monde lamaïque est une des principales occupations de ce personnage. Il est assis sur des coussins empilés. Les dévots se présentent avec leurs dons; car on ne peut venir que les mains pleines. Un serviteur chargé de recevoir l'offrande délivre en retour le présent du Lama. Alors les adorateurs s'approchent du trône, prosternés la face contre terre (c'est le salut des pieds avec la tête qu'on offrait d'ordinaire à Çâkyamouni). Le lama leur touche la tête avec la main ou avec une touffe de soie fixée à l'extrémité d'une baguette, et les dévots se retirent heureux de la faveur qui leur a été accordée et de la bénédiction qu'ils ont reçue.

Nul n'est exclu pour cause de pauvreté, et le lama reçoit les dons les plus minimes ; mais on lui en fait beaucoup de fort riches. Les objets qu'il donne en retour sont toujours de mince valeur ; et l'on peut dire que, tout compensé, l'échange est à son profit ; il donne un œuf et reçoit un bœuf.

Une étoffe que le lama a touchée ou nouée est le présent le plus commun ; mais tout ce qui vient de lui a un prix inestimable. Or, on a parlé de présents venant de sa propre personne, de son corps, entre autres de résidus de sa garde-robe offerts en globules à ses adorateurs, qui les garderaient avec soin comme des amulettes, ou bien les réduiraient en poudre pour en saupoudrer leurs aliments et les priser comme du tabac. Les récits des voyageurs modernes ne semblent pas confirmer ces étranges détails[1]. Faut-il conclure que les récits antérieurs sont controuvés ou que les usages ont été modifiés? Nous ne savons. Mais nous ne craignons pas d'affirmer qu'il n'y a là rien que de conforme à la tradition bouddhique. Çâkya-mouni donnait volontiers des rognures de ses ongles et de ses cheveux. Ces reliques étaient gardées avec le plus grand soin. Pourquoi les dévots du grand-lama ne tiendraient-ils pas à en avoir de pareilles et n'accepteraient-ils pas toute chose émanant de sa personne? De quoi la crédulité superstitieuse n'est-elle pas capable?

Je n'insiste pas sur les pouvoirs politiques du dalaï-lama. En droit, ils sont considérables ; en fait, ils se réduisent à peu de chose. Il les délègue

1 Pendant notre séjour à Lha-sa, dit Huc, nous avons beaucoup interrogé à ce sujet, et tout le monde nous a ri au nez. (*Souvenirs*, II, p. 349.)

à des subalternes. D'ailleurs, l'autorité chinoise travaille sous main à les annuler. Le respect religieux dont le lama est l'objet lui paraît plus inquiétant encore que l'exercice du pouvoir. Aussi intervient-elle depuis un certain temps dans le choix de ce haut dignitaire. Quand le lâma a transmigré, en d'autres termes, quand il est mort et qu'il va renaître, le bruit se répand qu'il a reparu en plusieurs endroits ; car plus d'une famille a l'ambition de donner au monde un grand-lama. Tous les candidats sont soumis à un examen sommaire ; on en retient trois pour les faire passer par des épreuves plus décisives, sinon plus sérieuses, et l'on choisit parmi ces trois celui qui est le véritable Avalokiteçvara, en qui l'âme du précédent lama a réellement passé ; les autres sont renvoyés chez eux avec une indemnité. L'autorité chinoise surveille avec soin cette étrange procédure et s'applique à faire tomber le choix sur un enfant appartenant à une famille dont elle soit sûre.

Le Pan-tchen-rin-po-tche. — Le dalaï-lama, bien que pontife du Tibet tout entier, est spécialement celui de la province de Ou. La province de Tsang a le sien, qui est presque l'égal de l'autre, et, néanmoins, reste au second rang. Sa résidence ordinaire est le monastère de Tachiloumpo ; mais il demeure aussi quelquefois à Decheripgay et à Terpaling. Son titre est Pan-tchen-rin-po-tche

(joyau des savants) ; les Mongols l'appellent Bogdo. Les envoyés de la Compagnie des Indes, au XVIIIe siècle, Bogle, Turner, lui donnent la qualification de Techou-Lama. De qui est-il l'incarnation? de Mandjouçri, de Tsong-ka-pa ou de quelque autre? On ne sait pas bien, et cette incertitude n'est sans doute pas sans quelque lien avec son infériorité relative. Du reste, il est, surtout au point de vue religieux, presque aussi vénéré que son confrère de Lha-sa, et ce qu'on a dit de l'un s'applique à très peu de chose près à l'autre, moins la prééminence politique.

Origine et destinée des deux pontificats. — L'institution de ces deux pontificats et celle des « bouddhas vivants, » dont elle n'est qu'un cas particulier, est de date assez récente. On peut la faire remonter à Tsong-ka-pa, mais elle s'élabora lentement et ne fut véritablement constituée qu'au XVIIe siècle. Elle aurait commencé à Tachiloumpo; puis le siège principal en aurait été transporté à Lha sa à la suite d'une rivalité entre les deux pontifes. Navang-lobsang, le dalaï-lama régnant au milieu du XVIIe siècle, aurait été le vrai fondateur, ou du moins l'organisateur de cette dignité singulière sous la forme actuelle.

Que deviendra-t-elle? Le conflit qui a existé autrefois entre les deux pontifes de Ou et de Tsang renaîtra-t-il? Quelques-uns le prédisent. Le Tibet

oriental a été désolé en 1845 et 1846 par la lutte acharnée des « bouddhas vivants » de Tsiamdo et de Djaya. Faut-il prévoir que le Tibet central le sera par la querelle infiniment plus grave des deux lamas de Lha-sa et de Digartchi? Cela sans doute n'est pas impossible, mais est peu probable. Il y a un danger plus grand dans la cessation, qui doit se produire un jour ou l'autre, de la renaissance du Lama. Elle devrait être fort éloignée; car on ne cesse de renaître Bodhisattva que pour devenir Bouddha; et l'apparition d'un bouddha ne doit pas se produire avant deux mille ans. Mais nous ne sommes pas ici sur le terrain du bouddhisme classique. On signale des rumeurs d'après lesquelles le Dalaï-lama en serait à son avant-dernière existence. Si cela était, un avenir prochain pourrait voir la fin de cette haute dignité. Mais il n'y a là rien de certain. Nous ne pouvons deviner l'avenir; et nous devons nous borner à constater le présent autant qu'il peut être connu.

Il se peut que des intrigues surtout chinoises travaillent à ruiner la puissance lamaïque. Mais tant que le lamaïsme subsistera, la dignité des « bouddhas vivants » ne doit pas périr, car elle est une conséquence et une application des théories bouddhiques. En effet, tout être qui meurt renaît dans une des six classes. On ne peut savoir ce qui advient de ceux qui meurent journellement,

confondus dans la foule des inconnus; mais il doit être possible de suivre les plus éminents dans les diverses phases de leur existence, notamment les bodhisattvas, appelés à renaître parmi les hommes. Renaissant parmi les hommes, ils doivent prendre rang parmi ceux qui adoptent la vie parfaite, et parmi les plus distingués. Il est donc tout naturel que les sièges lamaïques du premier ordre soient occupés par des personnages de cette sorte. Cette institution singulière découle donc naturellement et logiquement, si l'on y réfléchit, des théories et des croyances bouddhiques, non pas précisément de celles que Çâkya-mouni et ses successeurs immédiats ont enseignées, mais de ce que les ont faites la suite des temps et le génie des peuples qui les ont acceptées.

Il nous reste à dire maintenant quelques mots sur l'histoire du Tibet et sur les efforts qui ont été faits pour l'explorer.

CHAPITRE SIXIÈME

Histoire. Voyages.

§ 1er. HISTOIRE. Introduction et proscription du bouddhisme. — Restauration. — Les Mongols : Phags pa. — Decadence et réforme. — Crise du XVIe siècle. — Suprématie chinoise — Les Anglais, le Népal et le Kachemir. — § 2. VOYAGES. — Odoric. — A. d'Andrada-Gruber. — Desideri. — Orazio della Penna. — Bogle : Turner ; Pourunguir. — Manning. — Csoma de Kœrœs. — Huc et Gabet. — Krick, Renou, Desgodins. — Les frères Schlagintweit. — Jaeschke, Cunningham. Montgommerie et ses pandits. — Rjeva'esky ; Needham et Molesworth. — Projet d'exploration.

§ 1er. — HISTOIRE

Introduction et proscription du bouddhisme. — L'histoire du Tibet ne commence guère qu'avec l'introduction du bouddhisme. Après une première tentative infructueuse sous Lha-tho tho-ri, il y fut importé par les soins de Srong-tsan-gam-po, au VIIe siècle, à l'époque où l'islamisme naissait en Arabie. Les noms des indiens Padma-Sambhava et Çânta-rakchita, du tibétain Thon-mi-sambota demeurent attachés au souvenir de cette grande

révolution. La propagande, continuée par Khri-srong-dé-tsan (740-86), fit place, sous le règne de Langdarma, à une réaction terrible. Le bouddhisme proscrit disparut pendant un siècle environ.

Restauration. — Dans les xe et xie siècles, la persécution ayant cessé, le bouddhisme fut restauré par les efforts de quelques savants docteurs dont les principaux sont Djo-vo-aticha et son disciple Bromston. Les monastères se multiplièrent dans le pays.

Les Mongols. Phags-pa. — Les ravages commis par les Mongols au xiiie siècle n'atteignirent pas le Tibet. Gingis-khan respecta cette terre sacrée du bouddhisme, quoique lui-même n'eût pas adopté cette religion. Mais sous le plus éminent de ses successeurs, Khoubilaï-khan, un moine tibétain du couvent de Sa-skya, Mati-dhvadja (*sk.* étendard de la pensée), plus connu sous le nom de *Phags-pa* (*tib.* vénérable) et appelé *Pa-sse-pa* par les Chinois, jouit d'un très grand crédit. Il fut même chargé par l'empereur d'inventer une écriture qui pût servir pour le chinois et les langues diverses de l'empire. Cet alphabet, emprunté à celui du Tibet, ne put vaincre la résistance des peuples et la force des choses plus puissante que la volonté des empereurs et des rois. La tentative n'en est pas moins curieuse. Du reste,

Phags-pa réussit à faire adopter le bouddhisme à Khoubilaï et au peuple mongol.

Décadence et réforme. — Cette période d'éclat fut suivie d'une décadence déplorable. Le bouddhisme allait se perdant. Alors survint la réforme de Tsong-ka-pa. La constitution du Lamaïsme actuel fut, comme nous l'avons dit, une des conséquences du mouvement inauguré par ce fameux docteur. Il reconquit au bouddhisme les Mongols qui, à la suite de la dislocation du grand empire fondé par Gingis-Khan, avaient abandonné cette religion, et dont le concours ne lui fut pas inutile dans la crise par laquelle il passa vers le milieu du XVIe siècle.

Crise du XVIe *siècle.* — Un roi du Tibet occidental, Tsan-po, prince impie, ennemi du lamaïsme, ou peut-être seulement ennemi de la secte jaune, et champion de la rouge, s'avança jusqu'à Digartchi et menaça Lha-sa. Le dalaï-lama appela à son secours Gouchi, chef des tribus mongoles du lac Bleu. Gouchi arriva avec ses troupes ; Tsan-po fut vaincu et tué en 1643. Le pontificat tibétain était sauvé.

Suprématie chinoise. — La conquête de la Chine par les Mandchoux créa de nouvelles difficultés au Dalaï-lama qui essaya de se maintenir en bons termes avec les nouveaux maîtres de ce vaste empire. Mais sa condescendance envers eux amena des dis-

sensions intestines; en 1717, Lha-sa fut pris et pillé par les hordes de la Dzoungarie, ennemies du parti chinois. Le résultat de ces troubles fut de mettre le Tibet dans la dépendance de la dynastie mandchoue à partir de 1723. L'abus que les Chinois firent de leur pouvoir amena plusieurs soulèvements à Lha-sa, notamment en 1750. En 1757, la puissance des Dzoungars fut brisée par la Chine, et l'autorité du fils du Ciel s'établit insensiblement dans le pays. Ce fut alors que la région à l'est du fleuve Bleu fut distraite de l'autorité du Dalaï-lama et directement placée sous les autorités chinoises.

Les Anglais, le Népâl et le Kachemir. — Lors de la fondation de l'empire anglo-indien, Warren Hastings essaya de nouer des relations de commerce et d'amitié avec le Tibet. Deux ambassades successives furent envoyées, en 1774 et 1783, au Techou-lama qui transmigra dans l'intervalle, c'est-à-dire mourut en 1780, dans un voyage en Chine. La tentative de Warren Hastings avorta.

Le Tibet fut exposé, du côté de l'Inde, à des entreprises d'une autre nature. Les Gorkhas, ayant conquis le Nepâl, envahirent le Tibet et pénétrèrent jusqu'à la capitale du Tsang; ils furent vaincus en 1792, à Tingri-Meidan, par les Chinois et les Tibétains réunis.

En 1834 le Ladak fut conquis par le souverain

du Kachemir, Goulab Singh qui envahit même le Ngari. Le gouvernement chinois fit marcher ses armées et obligea le conquérant à rétrograder; mais le Ladak resta au pouvoir du prince kachemirien en vertu d'un traité conclu en 1842 et confirmé en 1856.

Peu après, le Tibet passa par une crise intérieure assez grave. Le Dalaï-lama transmigra avec une rapidité inaccoutumée: c'était un effet de l'ambition du Nomokhan, qui cherchait à se rendre maître absolu du pouvoir. L'autorité chinoise intervint et, malgré la résistance d'un parti dévoué à ce fonctionnaire au sein même du lamaïsme, le disgràcia et le remplaça. Ce fut une période agitée pour le Tibet; car, un peu plus tard, les lamas de Tsiamdo et de Djaya se faisaient une guerre implacable.

En 1854, éclata un conflit avec le Népâl; il se termina en 1856 par un traité qui obligeait le Tibet à payer un tribut au Népâl, autorisait à Lhasa l'établissement d'un comptoir et d'un agent népâlais, et imposait aux deux pays la reconnaissance de la suzeraineté de la Chine.

§ 2. — VOYAGES.

Le Tibet étant un pays peu accessible, on compte les Européens qui l'ont visité d'une manière plus ou moins complète. Nous allons donner une idée de ces explorations.

Odoric. — Le premier de ces voyageurs est Odoric de Pordenone qui, entre 1316 et 1330, pénétra dans la capitale (sans doute Lha-sa), dont les murs étaient blancs et noirs, où l'effusion du sang était absolument prohibée, et où résidait un pape appelé *abassi*[1] par les habitants.

A. d'Andrada. — Trois siècles plus tard, un jésuite portugais, le P. Antonio d'Andrada, parti d'Agra le 30 mars 1624, y revint après un voyage de sept mois pendant lequel il s'était avancé jusqu'à Tchabrang dans le Tibet occidental. Il repartit, au commencement de juin 1626, pour la même destination ; il était encore à Tchabrang le 15 août 1626. On pense qu'il revint par la Chine. Chaque fois, il avait reçu un excellent accueil d'un roi qu'on croit être Tsan-po, celui qui joua

1. *Abassi* paraît être la reproduction du mot tibétain *Phags-pa* (vénérable) qu'on a quelquefois transcrit *Aphags-pa*. C'était le titre de *Mati-dhvadja*. le *Passepa* des Chinois (Voir ci-dessus, p. 87.)

un si grand rôle au Tibet dans la première moitié du XVIIe siècle.

Grüber. — Trente-cinq ans plus tard, le jésuite Jean Grüber, parti de Pekin en 1661, arriva par le nord est à Lha-sa, où régnait le lama Navang Lobsang. Il put dessiner, d'après un portrait placé à la porte du palais, l'image du célèbre pontife, ainsi que celle de son protecteur Gouchi ; il continua son voyage par le Népâl, d'où il passa dans l'Inde.

Désideri. — En 1715, le P. Hippolyte Désideri, jésuite italien, se rendit à pied de Kachemir à Ladak, où il arriva le 25 juin, après quarante jours de marche. Le 17 août, il quitta Ladak pour Lha-sa qu'il atteignit le 18 mars 1716, après un voyage en plein hiver dont on peut imaginer les souffrances. La lettre où il raconte ses pérégrinations est datée de Lha-sa, 18 avril 1716.

Orazio della Penna. — Vers ce temps, une mission catholique de capucins italiens s'établit au Tibet. Le résultat le plus clair de ses travaux est une *Brève notice du royaume du Tibet*, écrite par un de ses membres, Orazio della Penna di Billi, datée de 1730, et qui est un des principaux documents que l'on possède sur ce pays. Klaproth en a publié le texte italien en 1835, dans le *Journal asiatique*. Un moine augustin de Rome, le P. Georgi a essayé de mettre en œuvre les maté-

riaux fournis par ces missionnaires dans un gros ouvrage latin très indigeste (1762).

Bogle, Turner, Pouranguir. — George Bogle, en 1774, et Samuel Turner en 1783 firent le voyage de Tachiloumpo dans des vues diplomatiques. Ils suivirent l'un et l'autre la vallée du Painom. Un pèlerin trafiquant hindou, Pouranguir, fut chargé de missions complémentaires pour le même but et vers la même époque. Turner a publié une relation de son voyage avec quelques détails sur ceux de Pouranguir ; une traduction en a été donnée en français par Castéra (1800). Bogle mourut avant d'avoir publié le récit de sa mission ; quelques fragments de ses notes furent néanmoins livrés à l'impression par Crauford et traduits en français par Parraud et Billecocq avec la relation des deux voyages d'Antonio d'Andrada (an IV). La publication intégrale des papiers de Bogle a été faite en 1877 par M. Cléments R. Markham.

Manning. — Thomas Manning, parti de la frontière anglo-indienne en septembre 1811, parvint à Lha-sa, où il fit plusieurs visites au Dalaï-lama, mais qu'il dut quitter le 19 avril 1812. Il revint par le chemin qu'il avait pris pour aller, et rentra sur le territoire anglais le 10 juin, après un voyage de dix mois.

Csoma de Kœrœs. — De 1823 à 1830, un Hongrois de Transylvanie, Alexandre Csoma fit plu-

sieurs séjours au Tibet; mais il n'alla guère que sur la lisière du Tibet occidental pour s'y enfermer dans des couvents. Ses travaux, d'une importance capitale pour la connaissance de la langue et de la littérature, n'ont qu'une utilité très secondaire pour celle du pays. Il se disposait à aller au cœur du Tibet et était déjà en route pour Lha-sa quand la mort le surprit à Dardjiling, en 1842.

Huc et Gabet. — Deux ans plus tard, deux missionnaires français, les lazaristes Huc et Gabet, partis de Chine, arrivèrent à Lha-sa le 29 janvier 1846, après un voyage de dix-huit mois par le lac Bleu et la vallée du fleuve Jaune. Au bout de six semaines, ils furent expulsés et ramenés à la frontière chinoise du Sse-tchuen à travers le Tibet oriental. Ce retour officiel, pendant lequel on n'eut pour eux que des égards, prit trois grands mois. Huc a publié les *Souvenirs* de son voyage en deux volumes qui ont eu beaucoup de succès. On a pourtant révoqué en doute la réalité de ce fameux voyage, et Huc a été accusé ou au moins soupçonné d'avoir raconté des pérégrinations qu'il n'avait pas faites. Malgré ces graves imputations, on admet que le voyage a été exécuté [1], et le livre

1. Hermann Schlagintweit s'est entretenu avec un lama du Boutan qui s'était trouvé à Lha-sa lors du séjour qu'y firent Huc et Gabet, et qui avait vu les images exposées par ces missionnaires dans leur chapelle. (*Sou-*

de Huc est une des autorités qu'on invoque sur le Tibet. Mais peut-être convient-il d'être avec lui sur ses gardes. Il a un grand art de mise en scène et y joint un certain ton gouailleur qui n'est pas fait pour inspirer une entière confiance ; on est parfois tenté de se demander si tout ce qu'il raconte lui est bien arrivé. Il se peut, en effet, qu'il ait grossi son livre d'une foule d'anecdotes, fort vraies d'ailleurs, mais puisées à une autre source que celle des souvenirs de son voyage.

Krick. — Du 15 décembre 1851 au 18 mars 1852, l'abbé Krick essaya de pénétrer au Tibet par l'Assam et la vallée du Brahmapoutre. Il réussit, mais fut aussitôt renvoyé. En 1854, il recommença le voyage avec la pensée de s'établir au bourg tibétain de Samé ; mais il ne tarda pas à y être assassiné avec son compagnon, M. Bourry, par un chef des sauvages Michemis, qui croyait avoir à se venger de lui.

Renou. — M. Renou, autre missionnaire catholique français, pénétra dans le Tibet par la Chine en 1847 et en fut promptement expulsé. Il y revint en 1851 et put séjourner dix mois dans un monastère (Teun-djrou-ling), où il reçut de bonnes leçons

venirs, II, page 328.) Voir Emile Schlagintweit, *Le Boudhisme au Tibet*, page 63 de la traduction française. (*Annales du musée Guimet*, tome III.)

de tibétain. Il reparut en 1854 et fonda, à Bonga, un établissement qui fut détruit en 1865.

Desgodins. — D'autres missionnaires français catholiques essayèrent aussi, vers cette époque, d'entrer au Tibet par la Chine. Lha-sa était leur objectif; mais le chemin leur en fut obstinément fermé ; ils durent rester dans le Tibet oriental, et encore y furent-ils exposés à toutes sortes d'outrages, expulsions, meurtres, etc. Le principal d'entre eux est M. l'abbé Desgodins qui a réussi à se maintenir dans le poste où il s'était établi à Yer-ka-lo, d'où il envoie, outre ses rapports sur les travaux des missionnaires, de nombreux renseignements sur le pays qu'un séjour datant de plus de vingt années lui a permis de bien connaître.

Les frères Schlagintweit. — De 1854 à 1858, Hermann, Adolphe et Robert Schlagintweit, accomplirent une mission scientifique dans l'Inde et la haute Asie. Ils visitèrent le Ladak, pénétrèrent dans Ngari-khor-soum et explorèrent toute la lisière du Tibet. Adolphe ne revint pas de cette expédition, au cours de laquelle il fut assassiné. Un quatrième frère, Émile, qui n'en faisait pas partie, a composé un livre sur le Tibet à l'aide des documents recueillis par les voyageurs. Cet ouvrage rédigé en anglais, comme celui où sont consignés les résultats de la mission, renferme plusieurs planches et est accompagné d'un important atlas.

Jaeschke, Cunningham, Montgommerie et ses pandits. — Les Anglais ont fait aussi des tentatives de leur côté. Je ne signale qu'en passant le missionnaire morave Jaeschke, parce qu'il est resté en territoire britannique et que ses travaux sont purement grammaticaux et lexicographiques, quoique dirigés, plus que ceux de ses devanciers, vers la connaissance des idiomes populaires. Je cite aussi, pour mémoire, ceux de M. Cunningham sur le Ladak, qui est un pays ouvert. Mais je note surtout les explorations faites en 1865 et 1872 sous la direction du colonel Montgommerie qui, pour éviter les soupçons, employa des pandits (savants) indiens après leur avoir préalablement enseigné l'art et fourni les moyens de faire les constatations d'altitude, de latitude, de longitude, etc. L'un d'eux pénétra jusqu'à Lha-sa; il a donné une description de cette ville telle qu'elle était il y a vingt ans.

Prjevalsky; Neadham et Molesworth. — Depuis, divers explorateurs de nationalités différentes, entre autres le colonel russe Prjevalsky, ont essayé de pénétrer au Tibet, soit par le désert de Gobi, situé au nord du plateau tibétain, soit par la Chine, soit par l'Assam. Ces tentatives ont échoué. Le gouvernement chinois ferme impitoyablement la frontière aux étrangers.

Tout récemment, dans la séance de la Société de Géographie du 19 février 1886, on faisait savoir à

l'assistance que MM. Neadham et le colonel Molesworth, ayant remonté le cours du Brahmapoutre depuis Sadiyah à l'extrémité de l'Assam, étaient arrivés à Rima, dans le Tibet, mais que les autorités locales les avaient contraints de rebrousser chemin. Ils rapportaient, de ce voyage interrompu, la certitude « qu'aucune rivière de la proportion du Tsang-po, le fleuve du Tibet central, ne se jette dans le Brahmapoutre, et que, par conséquent, l'identité du Tsang-po et du Dihong (le Brahmapoutre) peut être considérée comme définitivement établie. » Cette importante nouvelle est la plus récente que l'on ait au moment où nous écrivons, sur la géographie de ces régions mal connues.

Nouveau projet d'exploration. — Dans les derniers jours d'avril 1886, les journaux annonçaient les préparatifs d'une exploration systématique du Tibet par le gouvernement anglais de l'Inde, mais d'une manière sommaire et sans donner de détails sur le plan et les moyens d'exécution. Les détails n'en sont pas encore connus.

APPENDICES

RENSEIGNEMENTS UTILES

I. — Quelques dates sur l'histoire du Tibet.

250 avant J.-C. — Commencement de la royauté tibétaine avec Nya-khri-tsan-po.

331 après J.-C. — Une boite renfermant entre autres objets le *Za-ma-tog* (livre bouddhique) tombe du ciel sous Lha-tha-tho-ri.

371. — Mort de Lha-tha-tho-ri.

651. — Fondation du premier couvent bouddhique à Lha-sa sous Srong-tsan-gan-po.

747. — Arrivée de Padma-Sambhava, docteur indien, au Tibet.

899. — Proscription du Bouddhisme par Lang-dar-ma.

900. — Meurtre de Lang-dar-ma.

971. — Commencement de la restauration du Bouddhisme.

980. — Naissance de Djo-vo Aticha, docteur bouddhiste.

1002. — Naissance de Bromston, disciple de Aticha.

1025. — Introduction du Kâla-tchatra (ouvrage célèbre) ; première année du cycle de 60 ans.

1038. — Naissance de Mi-la-ras-pa, ascète et écrivain renommé.

1052. — Mort de Djo-vo-Aticha.

1071. — Fondation du monastère de Sa-skya.

1177. — Fondation du monastère de Bri-goung.

1180. — Naissance de Sa-skya pandita, oncle de Phags-pa, favori des empereurs Godan et Koubilaï.

1261. — La souveraineté du Tibet est donnée par Koubilaï à Phags-pa et aux abbés de Sa-skya.

1355. — Naissance du réformateur Tsong-ka-pa.

1407. — Etablissement de la fête de la grande supplication et fondation du monastère de Galdan à Lha-sa par Tsong-ka-pa.

1414. — Fondation du monastère de Brebong.

1417. — Mort de Tsong-ka-pa.

1447. — Fondation du monastère de Tachiloumpo.

1474. — Mort de Gué-doun-groub (1er Dalaï-Lama).

1541. — Naissance de Sod-nam-guya-tso (le premier qui ait porté le titre de Dalai-Lama).

1575. — Visite de Sod-nam-guya-tso au prince Mongol Altan-Khagan qui se convertit au bouddhisme.

1619. — Défaite de Sing-gué-nam-guyal, roi du Tibet occidental, près de Lha-sa.

1640. — Défaite et mort de Tsan-po, autre roi du Tibet occidental, près de Digartchi.

1643. — Fondation du monastère de Potala. Institution du pouvoir du De-sri.

1650. — Voyage du Dalaï - Lama Navang-lob-sang en Chine.

1659. — Mort de Navang-lob-sang.

1671. — Funérailles de Navang-lob-sang dont la mort avait été cachée pendant douze ans par le Desri Seng-dja-guya-mtso.

1706. — Le successeur donné par Seng-dja-guya-mtso à Navang-lob-sang se rendant méprisable par ses désordres, La-tsan-khan, descendant de Gouchi conteste la légitimité du Dalaï-Lama, tue Seng-dja guya mtso et dépose le pontife qui périt de mort violente ou de maladie.

1707. — Établissement de la mission des Capucins italiens.

1717. — Prise de Lha-sa par les Dzoungars qui tuent

La-tsan-khan et déposent le Dalaï-Lama établi par lui.

1720. — Conquête et expulsion des Dzoungars par les armés de l'empereur Kang-hi.

1727. — Soulèvement de trois Kalons contre la domination chinoise. Répression du mouvement par le quatrième Kalon Pholonai et par les troupes de l'empereur Yong-tching. — C'est alors que les provinces de Bathang et Li-Thang sont détachées du Tibet et annexées à la Chine.

1735. — Construction de la forteresse de Dyachi pour maintenir la population de Lha-sa.

1750. — Tentative du fils de Pholonai Guyon-med-namguyal, gouverneur du Tibet, pour s'affranchir de la domination chinoise. Il est vaincu est mis à mort.

1774-5. — Mission de George Bogle envoyé par Warren Hastings auprès du Pan-tchen-rin-po-tché pour conclure un traité de commerce.

1779. — Voyage du Pan-tchen-rin-po-tche en Chine.

1780. — Sa mort causée par la petite vérole.

1783-4. — Mission de Samuel Turner auprès du nouveau Pan-tchen-rin-po-tche (le Téchou-lama) enfant.

1792. — Invasion Gorkha, 18,000 combattants venus du Népal pénètrent jusqu'à Tachiloumpo et le pillent. Défaite et mise en fuite des envahisseurs à Tingri-meidan.

1834. — Invasion et conquête du Ladak par les troupes de Goulab-singh, futur mahârâdja de Kachemir.

1841. — Invasion du Gugué (Ngari-khor-soum) par les troupes de Goulab-singh.

12 et 13 déc. 1841. — Bataille de Mariam-la. Défaite et mort de Zoravar-singh, général de Goulab-singh.

1842. — L'armée chinoise pénètre jusqu'à Leh; traité de paix qui rétablit l'ancienne frontière.

1844. — Procès et condamnation du Nomo-khan de Lha sa qui avait fait périr successivement trois Dalaï-lama et avait été dénoncé à l'empereur de Chine par les Kalons

et le Pan tchen-rin-po-tche; malgré la résistance des moines du couvent de Sera qui soutenaient sa cause, Kki-chan délégué de l'empereur, muni de pleins pouvoirs, le fait conduire dans le lieu d'exil qui lui a été assigné.

1845-6. — Guerre entre les Lamas de Tsiamdo et Djaya dans le Tibet oriental.

1854. — Hostilités entre le Tibet et le Népal.

1856. — Traité de paix stipulant : un paiement annuel de 10.000 roupies par le Tibet; l'échange des armes et des prisonniers; l'établissement à Lha-sa d'un comptoir et d'un agent népalais; la reconnaissance de la suzeraineté de la Chine par les deux Etats.

1871. — Soulèvement à Lha-sa (dont la cause n'est pas connue) qui coûte la vie à plusieurs centaines de personnes.

II. — Index ethnographique.

Bain annuel, 39.
Bergers, 33.
Bibliothèques, 72.
Bœufs du Tibet, voir *Yak*.
Bon (religion de), 53-54.
Bonnets jaune et rouge, 73-74.
Bouddhas vivants, 77-78.
Breuvages, 39-40.
Brigands, 33.
Calendrier, 35.
Caravanes, 26, 33, 40.
Chant, 45, 67.
Chauffage, 37.
Chèvres du Tibet, voir *Tsod*.
Chiens, 14, 22, 43.
Cimetières, 43.
Commerçants, 33.
Commerce, 34, 35.
Copistes-calligraphes, 50.
Couvents, 72-73.
Cultivateurs, 33.
Cycles, 36.
Danse, 45.
Dzo, 15.
Écharpe de félicité, voir *Khata*.
Écritures, 28, 50.
Ère tibetaine, 35.
Exportation, 34.
Femmes, 42, 43.
Fonctionnaires, 30.
Gorkhas, 28, 89.
Habillement, 38, 39, 73.
Hospitalité, 41.
Importation, 34, 35.

Imprimerie, 24, 50, 72.
Industrie, 34.
Instruments de musique, 45, 46.
Khata, 44.
Kyang-ching, gibet, 31.
Laine, 14, 34.
Langue tibétaine, 47-50.
Langue *Rong*, 28.
Leptcha, 28.
Licorne, voir *Sérou*.
Livres, 50-51.
Maisons, 37.
Mariages, 41.
Mendiants, 33.
Mon, 27.
Mongols, 17, 18, 51, 47, 87.
Mosso, 51.
Monnaie, 35.
Moulins à prière, 65, 66.
Mouton, 14, 39.
Nevars, 28.
Nourriture, 39.
Ordalies, 31.
Peines judiciaires, 31-32.
Polyandrie, 42.
Polygamie, 42.
Ponts, 40-41.
Population, 32.
Pou-lou, 34, 42.
Réceptions lamaïques, 75, 79-80.
Salut, 44.
Sectes religieuses, 73-75.
Sérou, 15.
Six classes d'êtres, 62.
Six syllabes, 65.
Six vertus, 65.
Tentes, 33, 37.
Thé, 35, 39.
Tibétains, portrait physique, 17, 18.
Tibétains, portrait moral, 46, 47.
Tsam-pa, 39.
Tsod, 15.
Vertus des femmes, 43.
Viande, 39.
Voyages, 40-41.
Yak, 15, 40.

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE PREMIER

Géographie physique. — Productions du sol.

§ 1er. NOM DU TIBET. § 2. GÉOGRAPHIE PHYSIQUE. Système de montagnes. — Fleuves orientaux. — Occidentaux. — Méridionaux. — Fleuve central. — Lacs. — § 3. CLIMAT, PRODUCTIONS NATURELLES. Aspect. — Climat. — Minéraux. — Végétaux. — Animaux. — Races humaines.................................. 5

CHAPITRE DEUXIÈME

Géographie politique. — Gouvernement. — État social.

§ 1er. GÉOGRAPHIE POLITIQUE. Grandes divisions. — Tibet occidental. — Central. — Oriental. — Amdo. — Contrées limitrophes; Népal, Boutan, Sikkim. — § 2. GOUVERNEMENT, INDUSTRIE. Rapports avec la Chine. — Gouvernement, administration. — Justice. — Population. — Industrie et commerce. — Monnaie. — Calendrier. 19

CHAPITRE TROISIÈME

Mœurs, caractère, développement intellectuel.

§ 1er. MŒURS ET COUTUMES. Habitations. — Vêtements. — Nourriture. — Moyens de locomotion, voyages. — Mariage. — Condition des femmes. — Sépultures,

funérailles. — Divertissements; danse. — Musique. — § 2. Caractère des Tibétains. — § 3. Développement intellectuel. Langue. — Écriture. — Livres. — Littérature 37

CHAPITRE QUATRIÈME

Religions; croyances et pratiques.

§ 1er. Dualité. Coexistence de deux cultes. — Culte de Bon. — Bouddhisme. — § 2. Croyances. Bouddhas et Bodhisattvas. — Adi-boudda. — Dhyâni-bouddas; Amitâbha. — Dhyâni-bodhisattvas; Padmapâni. — Bons et mauvais génies. — Transmigration. — Visée de la piété tibétaine. — § 3. Pratiques. Dhâranis. — Les six syllabes. Moulins à prière. — Mani. — Dartchog et Labtse. — Tchorten. — Statues et images. — Chant religieux.............................. 53

CHAPITRE CINQUIÈME

Moines et Lamas.

§ 1er. Moines. Monachisme bouddhique. — Moines et nonnes. — Genre de vie. — Monastères. — Costume. — Couleurs, sectes. — Occupation des moines. — Hiérarchie lamaïque. — § 2. Lamas. Lamas renés. — Le Dalaï-lama. — Le Pan-tchen-rin-po-tche. — Origine et destinée des deux pontificats........................... 70

CHAPITRE SIXIÈME

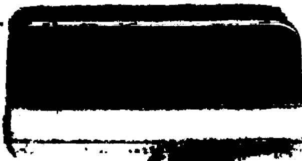
Histoire, voyages.

§ 1er. Histoire. Introduction et proscription du bouddhisme. — Restauration. — Les Mongols; Phags-pa. — Décadence et réforme. — Crise du XVIIe siècle. — Suprématie chinoise. Les Anglais, le Népal et le Kachmir. —

§ 2. VOYAGES. Odoric. — A. d'Andrada. — Grüber. — Désideri. — Orazio della Penna. — Bogle, Turner, Pouranguir. — Manning. — Csoma de Kœrœs. — Huc et Gabet. — Krick. — Renou. — Desgodins. — Les frères Schlagintweit. — Jaeschke, Cunningham, Montgommerie et ses pandits. — Prjevalsky; Neadham et Molesworth. — Nouveaux projets d'exploration.... 86

FIN

ANGERS, IMP. A. BURDIN ET Cie, RUE GARNIER, 4.



BIBLIOTHÈQUE ETHNOGRAPHIQUE

VOLUMES PUBLIÉS :

1. — **Premières notions d'Ethnographie générale**, par Léon DE ROSNY. — Avec gravures............ 1 fr. 50
2. — **Ethnographie de la France**, par A. CASTAING. — Avec carte en couleurs.................... 1 fr. 50
3. — **Le Peuple Siamois ou Thaï**, par Léon DE ROSNY. — Avec gravures.............................. 1 fr. 50
4. — **Les Romains d'Orient**. Aperçu de l'Ethnographie de la Roumanie, par Léon DE ROSNY. — Avec gravures.. 1 fr. 50
5. — **Ethnographie de l'Algérie**, par O. HOUDAS. — Avec gravures.. 1 fr. 50
6. — **Les Coréens**. Aperçu ethnographique et historique, par Léon DE ROSNY. — Avec gravures........ 1 fr. 50
7. — **Le Tibet; le pays, le peuple, la religion**, par Léon FEER. — Avec gravures........................ 1 fr. 50

POUR PARAITRE PROCHAINEMENT :

8. — **Les Peuples Ath[illegible]s**, par Léon de ROSNY. — Avec gravures.. 1 fr. 50
9. — **Ethnographie de l'Autriche**, par CARNOT, de l'Institut, sénateur. — Avec gravures............ 1 fr. 50
10. — **La Civilisation Chinoise**, par Léon DE ROSNY. — Avec gravures.............................. 1 fr. 50
11. — **Ethnographie de la Tunisie**, par O. HOUDAS. — Avec gravures.............................. 1 fr. 50
12. — **La Race Jaune**. Résumé de leçons faites au Collège de France, par Léon DE ROSNY. — Avec gravures.. 1 fr. 50

ANGERS, IMP. BURDIN ET Cie, RUE GARNIER.